



**HAL**  
open science

# Figures et temporalités de l'engagement civique et militant. Nuit debout, place de la République, mars-mai 2016.

Alexandra Bidet, Carole Gayet-Viaud

## ► To cite this version:

Alexandra Bidet, Carole Gayet-Viaud. Figures et temporalités de l'engagement civique et militant. Nuit debout, place de la République, mars-mai 2016.. L'engagement comme expérience, 31, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2023, 10.4000/books.editionsehess.50251 . hal-04378752

**HAL Id: hal-04378752**

**<https://hal.science/hal-04378752>**

Submitted on 8 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Figures et temporalités de l'engagement civique et militant.**

### **Nuit debout, place de la République, mars-mai 2016<sup>1</sup>.**

Alexandra Bidet et Carole Gayet-Viaud

Au printemps 2016, un mouvement a pris forme, place de la République à Paris, dans le prolongement de la mobilisation contre la « loi Travail » portée par Myriam El Khomri, ministre du Travail du gouvernement socialiste de Manuel Valls<sup>2</sup>. Né le 31 mars 2016, rapidement désigné sous le nom de « Nuit Debout », il a ouvert la brèche d'un « mouvement de place » à la française, dans le sillon des nombreux précédents étrangers de la décennie (Dechezelle & Olive, 2017 ; Nez, 2022 ; Ogien & Laugier, 2014), mais sans tenir toujours les promesses ainsi portées. On voudrait documenter ici quelques conséquences de Nuit Debout, en s'interrogeant sur le sens et les fruits de l'engagement dans le mouvement à partir d'une étude de ce que fut l'expérience vécue de ce moment politique pour ses participants. Pourquoi et comment la participation au rassemblement a-t-elle pu compter dans leur vie, s'inscrire dans leur existence, faire jouer les frontières entre les sphères amicale, professionnelle, civique ou militante, recomposer des formes d'appartenance et, plus largement, se montrer formatrice, constitutive – d'habitudes, d'opinions, d'horizons, d'une idée de soi – pour les intéressés ?

L'enquête collective, conduite dans le temps ouvert et l'indétermination propre au déploiement inaugural de Nuit Debout, que nous avons complétée ensuite par des entretiens approfondis menés auprès d'une partie des enquêtés interrogés dans la phase initiale (voir l'encadré), donne à voir trois figures de l'engagement, d'ordinaire appréhendées de façon dissociée, quand on ne les tient pas pour exclusives les unes des autres. On peut en effet distinguer trois manières contrastées d'appréhender l'engagement, en termes de méthodes aussi bien que d'empans temporels. Une première façon de le saisir, dans une perspective émergentiste et interactionniste, consiste à l'observer en train de se faire, comme pratique située, ancrée dans un environnement matériel et humain, prise dans les ondes du rassemblement, dessinant un tout irréductible à l'addition de ses parties, et contribuant à nourrir un flux d'événements et d'émotions, au sein d'un collectif en mouvement. Dans cette perspective, étudier les contours de la coprésence sur la place de la République donne à voir la participation comme l'exercice d'une curiosité, et déjà la conduite d'explorations quant à ce qu'il est possible de faire et de penser, soi-même et à plusieurs. Au sein du rassemblement ouvert qu'est Nuit Debout, cette coprésence et cette visibilité mutuelle font advenir la publicité d'un espace urbain hospitalier, qui rencontre celle d'une parole libre et publique, soucieuse de s'informer et d'échanger pour forger une perspective sur la conduite des affaires communes.

---

<sup>1</sup> Nous remercions Erwan Le Méner pour son précieux commentaire d'une version antérieure de ce texte.

<sup>2</sup> Le projet, rendu public en février 2016, a suscité un large mouvement de contestation sous la forme de grèves et de manifestations, organisées par les syndicats de travailleurs et étudiants, et toute une partie de la gauche. Nuit debout en a été d'abord un prolongement, avant de rapidement s'émanciper (aux regrets d'une partie de ses membres) de cette origine particulière, et des ambitions auxquelles cet ancrage destinait le mouvement.

Une deuxième entrée consiste à appréhender l'engagement individuel en le replaçant dans la dynamique temporelle plus ample des parcours de vie et de politisation des personnes, en lien avec sa signification comme moment et épreuve dans la formation de soi, de ses idées, c'est-à-dire aussi de ses interventions sur le monde. On considère alors les variables socio-démographiques classiques (niveau d'étude, habitat, âge, statut d'emploi, activité professionnelle, etc.), mais aussi les trajectoires d'engagement civique et militant antérieures (vote, manifestations, adhésions partisans, références culturelles et expériences associatives), sources d'orientations (croyances et habitudes) évolutives, qui contribuent à définir des attentes variées vis-à-vis du rassemblement (première expérimentation, renouveau, réorientation, pas de côté, confirmation, etc.), sans considérer pour autant que l'engagement en serait simplement déductible<sup>3</sup>. L'approche pragmatiste incite à considérer que les acteurs ne sont pas dotés d'intérêts « objectifs » donnés ni fixes, antérieurs et extérieurs à l'action (de sorte à pouvoir en constituer une explication), mais que la formation des intérêts entretient un rapport interne à l'action, inséparable des trajectoires (Dewey, 1925, et ce volume) : les dimensions de l'intérêt et de l'effort, du souci et de l'engagement, se dessinent et s'amendent mutuellement, et c'est cet enchevêtrement qu'il s'agit de documenter.

Enfin, à un troisième niveau, l'engagement peut constituer pour les individus un objet de réflexion, de théorisation ainsi que de débats et de conflits : sur les contours des problèmes, les logiques causales et les chaînages d'effets, les principes et les façons de les interpréter, l'articulation des moyens et des fins, la définition des objectifs dignes d'être visés, leur hiérarchisation, leurs temporalités, la gouvernance interne qui doit les porter ; mais aussi la désignation de stratégies, la définition des alliés et des adversaires (ou ennemis), la façon de s'y rapporter, les voies du dialogue, le statut de la violence et ses mesures<sup>4</sup>, etc. Ainsi saisi, l'engagement politique ne désigne plus seulement un ensemble d'activités pratiques, individuelles et collectives, visant à transformer et cultiver le monde commun, mais constitue lui-même un objet de « valuations » (Dewey, 2011).

Nous distinguons ici analytiquement ces trois figures de l'engagement, intriquées en situation et mêlées dans l'expérience des personnes, pour saisir sa dynamique mais aussi souligner que

---

<sup>3</sup> Seule une démarche qui fige les habitudes et les croyances dans un habitus peu ouvert à la révision peut envisager de façon relativement unilatérale leur rapport à l'action (le mouvement allant ainsi du social vers l'individu, puis de l'habitus de celui-ci vers les pratiques censées l'exprimer) en négligeant de documenter le mouvement réciproque, de (trans)formation des habitudes et du soi, par et dans l'action individuelle et collective, sur et dans le monde. Dans une perspective pragmatiste, la plasticité des habitudes va de pair avec l'idée que ce mouvement est réciproque et que son processus concerne la vie entière. Pour une discussion des définitions de l'habitude et de l'habitus chez Pierre Bourdieu et John Dewey, voir : Quéré, 2016 ; Dalton, 2004.

<sup>4</sup> La question du recours à la violence est une ligne de débats qui traverse l'histoire, des disputes entre révolutionnaires français autour du procès de Louis XVI (Melchior-Bonnet, 1992), aux clivages entre suffragistes et suffragettes (Liddington & Norris, 2018), jusqu'aux réflexions contemporaines irrigant les mouvements de désobéissance et de résistance civile écologiste (Ogien & Laugier, 2014 ; Gayet-Viaud, 2022a). Alexander Livingston (2017, traduction française dans ce volume) montre que J. Dewey lui-même, souvent rangé du côté des hérauts de la démocratie délibérative, avait une position nuancée, et s'opposait même, sur cette question, à Jane Addams dont il était par ailleurs très proche, et aux tenants d'un pacifisme strict, notamment dans leurs commentaires respectifs des grèves Pullman (les grèves étant alors illégales aux États-Unis, la grève était perçue comme un moyen d'action violent). Pour une discussion plus précise des raisons de corriger l'idée préconçue selon laquelle le pragmatisme serait un irénisme, voir la mise au point de Garreta (2015).

les interrogations relatives à ce qui fait l'engagement ne sont pas l'apanage des théoriciens : elles traversent les enquêtes des participants eux-mêmes, soucieux d'inventer, de déceler ou de promouvoir des formes d'action politique efficaces, justes et fidèles à ce qui les meut. Nuit Debout s'avère ainsi, autant qu'un espace de lutte, un lieu d'expérimentation de qui l'on est et ce que l'on veut. Les entretiens montrent, comme les observations sur la place le suggèrent déjà, que cette dimension a joué un rôle décisif dans l'expérience du moment Nuit Debout pour nombre des participants, pesé dans leur formation politique, et sur leur lecture des différents sens que pouvait revêtir l'engagement dans le mouvement comme de son devenir. Nuit Debout constitue, de ce point de vue, une fenêtre d'observation sur le moment contemporain de recherche inquiète de formes de mobilisation, de contestation et d'action adaptées au temps présent.

Activité située, processus biographique, objet de réflexivité : ces trois dimensions définissent l'engagement comme activité, recherche d'une réponse souhaitable aux possibles du moment, à travers laquelle dessiner simultanément un horizon commun et qui l'on veut être en tant que personne (Lichterman, 2020 et ce volume). La fabrique des engagements se joue dans cette articulation. Analyser cette pluralité de figures – leurs échelles et leurs temporalités enchevêtrées – revient ainsi à considérer que l'engagement politique n'est pas tant la cause ou l'origine de la participation au mouvement, que dans une large mesure aussi son produit. Si des travaux classiques ont montré que ce qui mène à l'engagement diffère de ce qui y maintient (Becker, 1985 & 2006 ; McAdam, 1986), l'étude de ses effets sur les personnes et leurs trajectoires, bien documentée dans le cas du *Freedom Summer* (McAdam, 1988, 1989)<sup>5</sup>, reste encore relativement négligée. *A fortiori*, si l'on entend aller au-delà des seuls « bonheur militant » et rétributions variées du militantisme, qui sont communément pensés au regard d'individus déjà constitués – même dans des travaux attentifs à un « besoin personnel d'ordre existentiel : 'revivre', 'survivre' et 'exister' » (Johsua, 2015 : 238). Penser ensemble les trois dimensions de l'engagement suppose plutôt d'envisager la production du « soi » comme le « résultat d'un processus » continué auquel l'individu lui-même prend part (Dewey, 1920 : 251). L'entrée par l'expérience proposée ici, centrée sur ce que produit la « relation faite d'agir et de pâtir entre un organisme et un environnement » (Dewey, 2005 : 195) associe la modification du « soi » à ces trois dimensions :

« Toutes les fois que quelque chose est changé, consécutivement à une opération, le soi est modifié. La modification va au-delà de l'acquisition de possibilités et de compétences plus étendues. Des attitudes et des intérêts se mettent en place qui incorporent certaines traces

---

<sup>5</sup> Doug McAdam s'appuie sur des questionnaires envoyés aux participants et aux « no-show » du « Freedom Summer », qui s'est tenu en 1964 dans le Mississippi, pour montrer que les variables déterminantes pour expliquer la participation (âge, genre, niveau de militantisme avant le FS, nombre d'organisations auxquelles on adhère avant le FS) ne sont pas celles qui sont significatives pour expliquer la suite de la trajectoire des enquêtés : la variable la plus significative devient alors la participation au Freedom Summer. Les données relatives à la participation (versus le no-show), à travers les fiches d'inscription de 720 personnes qui se sont effectivement rendues sur place, et de 241 personnes ayant fait défection, l'ont amené à souligner, pour comprendre la participation, trois « micro-facteurs » : 1°) le plus grand nombre d'affiliations organisationnelles ; 2°) le niveau plus élevé d'activité relative aux droits civiques ; 3°) l'existence de liens plus nombreux et plus resserrés avec les autres participants (McAdam, 1986).

sémantiques des choses accomplies et subies. Ces significations collectées et conservées deviennent parties intégrantes du soi. Elles constituent un capital à partir duquel le soi prend acte, se soucie, accompagne et désire [...]. Lors de l'inscription du nouveau, il y a assimilation et reconstruction à la fois de l'arrière-plan et de ce qu'il absorbe et traite » (Dewey, 2005 : 309).

L'entrée par l'expérience déplace ainsi la question des effets produits par le mouvement. Si le vocable a été beaucoup mobilisé concernant Nuit Debout (Guionnet & Wiewiorka, 2021 ; Le Marec, Moret & Vergopoulos, 2017 ; Smaoui, 2017), analysé comme un « espace d'expériences » (Pleyers, 2021), c'est dans une acception parfois euphémisée ou incomplète, qui tend à couper les sensations suscitées par la situation, de ses antécédents aussi bien que de ses conséquences visées ou produites<sup>6</sup>. Or il importe pour nous d'envisager cette expérience à travers ses appuis, mais aussi ses produits, dans le fil des activités situées de ce printemps 2016, comme dans le continuum existentiel des participants, de leur « expérience biographique » (Tarragoni, 2021 : 140), et son inscription dans la genèse d'horizons communs désirables.

Il s'agit donc moins de questionner la supposée « improductivité politique directe » de Nuit Debout ou son caractère « impolitique », voire son confinement « dans le micro-faire », que de documenter « les expériences concrètes des participants », et leur effet « transformateur », notamment pour les « novices » (Smaoui, 2017 : 21) : saisir « ce que font concrètement les activités et ce que l'expérience contestataire leur fait en retour » (Guichoux & Tarragoni, 2021 : 148). On se défait là des lectures instrumentales et stratégiques, centrées sur les « effets institutionnels et électoraux » de Nuit Debout, pour en privilégier les « conséquences aussi bien individuelles – bifurcations biographiques anticipées ou après-coup, apprentissage militant, déplacement du rapport à l'agir et à l'écoute – que collectives – liens politiques, création de collectifs, mutation des modes d'action, effets d'agenda » (Guichoux, 2021 : 45). Ainsi, verrons-nous que l'expérience a inclus une réflexivité, individuelle et collective, conquise depuis l'intérieur du mouvement, sur ses apports, ses difficultés et sa portée où, en même temps qu'on disputait du « vrai » Nuit Debout, les réflexions sur l'engagement qui convient sont devenues un objet public.

### **Nuit Debout : l'enquête collective**

Désireux de prendre de front l'incertitude – des participants comme des observateurs – sur la nature même du rassemblement, place de la République à Paris, et des expériences qu'il a pu recouvrir, un collectif d'enquête a été initié par P. Blavier dès le 31 mars 2016. Une quarantaine d'enquêteurs se sont relayés pour faire passer des questionnaires dès le 8 avril, et lors de six soirées, entre 17 et 22h, place de la République. Distribués sur toute la place, de façon à ne pas se limiter à une partie seulement ou à ceux apparemment les plus impliqués (prises de parole en AG, stands, commissions), les enquêteurs ont essayé de saisir la diversité des façons d'appréhender le mouvement et de s'y engager. Ces questionnaires ont été en fait de mini entretiens debout, d'une durée de 10 à 45 minutes. Ils cherchaient

<sup>6</sup> Une telle réduction de l'expérience, qu'elle soit artistique ou politique, à ses dimensions « subjectives », fait des objets ou des événements de simples occasions de susciter des sensations et des expériences. Voir : Dewey, 2005 ; 2012, chapitre 9) Nous sommes ici redevables à la lecture de ce dernier ouvrage proposée par Mathias Girel dans le séminaire qu'il lui a consacré en 2022-2023.

à documenter : les caractéristiques sociodémographiques (âge, sexe, lieu de résidence, niveau d'études, profession exercée), le parcours d'engagement des participants (inscription dans un parti, positionnement droite/gauche, participation à des manifestations, dernière manifestation en date, participation à des activités associatives, références culturelles et sensibilité à des causes, au-delà même des affiliations partisans), la temporalité et le sens de leur présence, à travers leur degré d'engagement sur la place, ainsi que la nature des activités qu'ils y ont menées (parmi les items : récurrence et horaires, participation à la cagnotte, prise de parole en AG, participation à des commissions, présence au-delà de minuit, etc.). Le taux de refus est dans la norme pour ce type d'enquête (14%), laquelle a reçu un bon accueil. Un recensement de la place a aussi été mené, et un corpus d'interviews réalisées par des journalistes constitué (n=130). Sur cette enquête *in situ* : Baciocchi, Bidet, Blavier, Gayet-Viaud & Le Méner, 2017, 2020 ; Bidet, Le Méner, Baciocchi, Blavier, Boutet, Gayet-Viaud, 2023.

Nous mobiliserons surtout ici les entretiens réalisés dans l'année qui a suivi le mouvement avec des participants (n=40) aux formes variées d'engagement (simple observateur plus ou moins assidu, participation via des dons, prise de parole en AG, participation à des commissions, prise en charge des déclarations en préfecture, etc.). Ces entretiens étaient d'une durée de deux heures en moyenne, les personnes enquêtées ayant été sélectionnées parmi celles nous ayant laissé leur contact après avoir répondu au questionnaire initial. Ils ont pris pour objet de façon plus directe et approfondie, l'expérience de la participation, son déroulement, ses apprentissages, ses évaluations du moment puis rétrospectives, ainsi que le poids et les conséquences de la participation dans le parcours biographique.

## 1. L'engagement comme exploration située

*La participation, une expérimentation adossée aux qualités publiques d'un rassemblement de place*<sup>7</sup>

Nuit Debout s'est d'abord défini comme un rassemblement et par l'expérience de coprésence qui lui était associée, forgeant un ensemble dont les contours et l'identité ne lui préexistaient pas. Prendre au sérieux cette modalité d'action passant par le rassemblement, c'est créditer la coprésence d'un statut de participation<sup>8</sup>. On porte alors attention aux façons d'être présent sur la place et à leur inventivité, dès cette forme d'engagement peu coûteuse, réversible, anonyme, et sans promesse. Nuit Debout a ainsi très vite pris la forme de quelque chose que l'on peut « aller voir », qu'il faut même « venir voir de ses yeux », où l'on peut déambuler pour observer, écouter. Elle combine la liberté d'entrée et de sortie propre aux espaces publics urbains, avec une intense activité politique de débats et d'échanges, mais aussi culturelle et festive. Le souci des participants est fort de tenir ensemble ces deux polarités de la place : « c'est très politique, mais pas que : l'atout principal ici est la convivialité », « il ne s'agit pas de cantonner Nuit Debout à une démarche politique : c'est aussi une dynamique culturelle ». Réciproquement, certains viennent « pour voir si ce n'est pas qu'un truc festif », pointent que « c'est festif, mais aussi très politique », ou mettent un point d'honneur à « ne pas boire de bière ».

<sup>7</sup>Nous nous appuyons largement ici sur les questionnaires, dont certaines questions visaient à saisir ce qui meut et anime les participants sur la place, dès le simple fait d'y être présent.

<sup>8</sup> Pour une analyse fine de ce qu'un « rassemblement » suppose, et peut produire, dans des contextes non-démocratiques, à ce niveau d'apparence anodin, mais en réalité déjà exigeant, de la simple participation continuée à une activité publique conduite en commun, voir : Thireau (2020).

La pluralité des formes de présence et d'engagement est caractéristique du mouvement. Une présence qui compte, ce peut être, selon les participants, une présence initiale, signant un coup de force (la tentative inaugurale d'occupation, qui ne tiendra pas), une présence récurrente, supportant les conséquences des décisions prises, une présence qui affronte la violence, une présence nocturne qui « tente la totale », ou encore une présence « en pointillés » ou « faisant des aller-retour, quelques heures par-ci par-là », car « venir, ce n'est peut-être pas grand-chose, mais c'est toujours mieux que de rester en chaussons sur son canapé ».

L'expérience du rassemblement est ainsi d'abord celle d'un espace hospitalier, un lieu de parole ouvert et pluriel. Les *verbatim* des questionnaires le déclinent à l'envie : « ici, les gens peuvent simplement passer, échanger [...] aujourd'hui en démocratie, nous votons mais nous ne disons rien » ; « c'est très différent des manifs habituelles, où tout le monde avance ensemble, mais où personne ne se parle. On a enfin un vrai espace où l'on entend des vrais gens parler » ; « des gens qui ne seraient pas venus ailleurs » ; « on pouvait parler à n'importe qui » ; « on se parle ! » ; « on se reparle enfin » ; « on se parle comme si on se connaissait depuis cinq ans alors qu'on vient de se rencontrer » ; « le plaisir partagé, c'était l'ouverture, c'était l'aller d'un stand à l'autre, c'était qu'il y ait pas de chef [...] on pouvait parler à n'importe qui ». L'émergence d'un espace commun s'éprouve dans cette confiance que suscite l'accessibilité aux autres et aux interactions. L'observation et la participation ont ainsi des frontières poreuses : « je venais vraiment plus prendre des vraies infos, essayer de comprendre le mouvement, essayer de voir qu'est-ce que, qu'on pouvait faire, mais sans forcément prendre part ». Chacun peut dès lors choisir, à son rythme, comment et quand passer éventuellement à un rôle plus actif : poser une question, prendre la parole, donner un coup de main, ou prendre en charge une activité. On commence souvent par se sentir tel un invité, de passage, avant de développer le sentiment que le mouvement est aussi un peu à soi : « ici tout le monde est ouvert, on peut décider de faire une action, de monter une tente, de gérer un endroit comme les poubelles, et tout le monde est d'accord ». En témoigne aussi la réticence de nombreux enquêtés à utiliser la première personne du pluriel pour parler du mouvement<sup>9</sup>.

Prime ainsi une dimension d'exploration, à partir d'une curiosité et d'un désir politiques, parfois sans objet déterminé, mais non sans orientation. Observer et percevoir l'écho de cette curiosité chez d'autres rassure et crée une émulation considérable, propre à nourrir le sentiment d'un « réveil » collectif. La presque totalité des enquêtés parlent de leur joie, voire de leur soulagement, à constater qu'il ne faut pas désespérer des gens : « ça redonne de l'espoir en l'humain » déclare en entretien une jeune assistante sociale (Élise, 25 ans) ; la France qu'on croyait « assoupie ou « endormie sur ses lauriers en termes de droits de l'homme » est toujours un lieu où « des choses sont possibles ». L'action s'ancre ainsi bien dans la simple co-présence, dans le fait de se rassembler pour faire « quelque chose » ou d'abord pour se demander ensemble quoi faire. Ces échanges spontanés sont au centre du mouvement. Certains pourront y voir ensuite un excès ou une impasse, mais les participants repèrent là avant tout un bienfait

---

<sup>9</sup> Sur les réticences et les difficultés à formuler un « nous », voir notamment le numéro des *Temps modernes*, « Nuit debout et notre monde » (2016) et son compte-rendu : « La diagonale du 'nous' » (Jeanpierre, 2017).

et des « signes encourageants » quant au niveau de concernement des présents. Les aînés, qui pouvaient nourrir à l'égard de la plus jeune génération des soupçons de retrait indifférent, sont émus de « la présence de jeunes qui semblaient réfléchir à des choses fondamentales [...], qui y passaient des heures, qui écoutaient sérieusement et semblaient avoir envie de prendre leurs affaires en main ». Nombreux voient là en effet « un rêve se réaliser ».

De même que l'hétérogénéité des participants est perçue comme une source d'apprentissage et d'élargissement des perspectives, la diversité des profils est relevée et valorisée : « c'était un espace qui n'avait pas encore de définition, tous les gens qui participaient, qui venaient, pouvaient être acteurs de la transformation » ; « c'était quelque chose d'inouï, impressionnant comme atmosphère », « un mouvement populaire pas du tout normé », des « gens de tous horizons », « à quoi t'as pas spécialement accès le reste de l'année »<sup>10</sup>. Les différences de parcours, niveau d'études, mode de vie, positionnement politique, tout semble alimenter l'enthousiasme pour ce qui n'est « fermé à personne ». C'est « un endroit où ça bouge, ça circule, ça discute, ça rêve, ça palpète ». Une enquêtée insiste sur l'importance du fait qu'il soit possible de s'intégrer sans avoir des choses particulières à dire, des compétences spécifiques, une opinion à défendre. À travers la mise en exergue de cette captivante diversité, la vivacité de l'enthousiasme suggère que le mouvement est l'occasion pour une communauté politique, dans ses contours les plus flous, de se manifester, de prendre forme, même sans objet défini : « on savait qu'on était en train de faire quelque chose même si on ne savait pas quoi ».

La place fonctionne donc comme un espace d'apparition, au sens d'H. Arendt (1983) – non pas la simple visibilité d'une communauté préexistante, mais l'advenue d'une communauté qui se forme et se découvre dans le moment même de son apparition publique, à travers la manifestation tangible, multiforme, d'un concernement et d'une possibilité d'agir en commun – d'un « désir de changement » et d'un « appétit de politique », notent des enquêtés. On se regarde, y compris en train de regarder :

« Moi ce qui m'a beaucoup frappé, c'était les regards des gens, c'est-à-dire comment les gens se regardaient et regardaient autour d'eux [...] Y'avait un truc dans les yeux qui était à la fois assez émerveillé, et à la fois un truc qui actait, comme un truc qui faisait je suis là, en fait, qui y croyait qu'à moitié, à dire : attends, c'est possible, parce qu'on est en état d'urgence [...] Attends, c'est possible en fait, en fait on a le droit, si on le prend, on l'a. Et y'avait un truc qui faisait son chemin comme ça dans les yeux des gens qui étaient là. [...] Et rien que pour cela, je pense que c'est une réussite. On a au moins vécu cela [...] En fait on n'est obligé de rien, on n'est obligé de rien accepter. Jusqu'au moment où ils nous mitraillent à balles réelles, jusque-là, on n'est obligé de rien accepter » (Igor, 43 ans, comédien, a participé au lancement de Nuit Debout puis à la commission Accueil et sérénité).

---

<sup>10</sup> La question ouverte « qui est selon vous sur la place » a donné lieu à des descriptions riches, soulignant la variété des personnes présentes, la « population extraordinairement diverse » de la place et les manières dont elle forme néanmoins un « tout », un « ensemble » : 32% des répondants notent la variété des personnes présentes (21%), ou bien la présence de tout le monde ou presque (11%). Sur ce versant de l'enquête et les trois manières d'identifier les participants présents sur la place, voir : Baciocchi, Bidet, Blavier, Gayet-Viaud & Le Méner, 2020.



L'enquête des participants est portée et nourrie par les qualités plus larges du rassemblement, lequel est décrit comme « une première », « une idée brillante », un environnement « hypnotique », « jamais vu », « inédit », « fantastique », « fascinant », « parfait », etc., qui appelle et relance l'exploration : « quand je sors d'ici, le monde me paraît ennuyeux. On vit un truc indescriptible » ; « moi je prends mon pied quand je viens ici. Tu vois ! Même si je me pose plein de questions, je trouve qu'il y a une ambiance, y'a une vie, y'a... » ; « c'était en mouvement en fait, c'était quelque chose d'hyper vivant, un peu tentaculaire, ça allait un peu dans tous les sens, tout le monde avait une raison d'y aller ». Si « l'expérience, lorsqu'elle atteint le degré auquel elle *est* véritablement expérience est une forme de vitalité plus intense [...] un commerce actif et alerte avec le monde [...] l'unique manifestation d'une stabilité qui n'est pas stagnation mais mouvement rythmé et évolution » (Dewey, 2005 : 39), les participants, ainsi captivés par ce qui leur semble éminemment « vivant » et « revivifiant », ne peuvent alors s'empêcher de revenir régulièrement « voir comment ça évolue », et souvent « seuls », pour profiter au mieux de cette « expérience intime »<sup>11</sup>. Le « nouveau » qui « requinque » et « fait du bien », sa « traînée de nouveauté », signale la dynamique d'un engagement qui voit croître des intérêts, au sens étymologique de ce qui est entre (*inter-esse*), donc un soi élargi (« *wider self* » chez J. Dewey<sup>12</sup>) par un nouvel ensemble de préoccupations entretenant entre elles un air de famille, mais dont les contours et les articulations restent à dessiner.

Pour autant, cette dimension d'expérience marquante reste redevable d'une analyse qui l'articule avec la trame plus ordinaire des cours de vie, des expériences précédentes et de celles qu'elle rend possibles dans la suite. L'isolement de ce qui fait événement dans un ordre à part de l'exceptionnalité (rejouant l'irruption du politique comme une « sortie » du social) risque toujours de reconduire un dualisme dont l'approche pragmatiste tente de se défaire. Surtout, la différence entre la dynamique de formation du soi (de son unité, dans l'expérience ordinaire) et celle de la transformation du soi (sa recreation, à travers des situations plus exceptionnelles) est dans nos entretiens de degré plus que de nature. Relativement à la position inverse, défendue par Hans Joas (2001 : 112-115) dans une rupture avec ses sources pragmatistes (Madelrieux, 2023), on fraye donc une autre voie, où le registre existentiel n'est ni délié ni opposé au registre expérimental. Pas plus que ce dernier ne se limite à des problèmes pratiques<sup>13</sup>, le premier ne se réduit en effet à des crises paroxystiques, mais est un espace d'enquête, dans le continuum de l'expérience.

---

<sup>11</sup> Ainsi, un autre enquêté, qui aimait venir seul écouter l'AG, nous confie « être très peu intervenu » : « je gardais vachement pour moi, parce que, en même temps, je me retrouvais dans les expériences de chacun » (Thomas, 38 ans, comédien au statut d'intermittent, fils d'élèveur, récemment converti à l'Islam, fait « à peu près toutes les manifs » et « du militantisme de bar », en faveur des Insoumis, en envoyant ses « graines habituelles »).

<sup>12</sup> Pour un commentaire, nous renvoyons à : Pappas, 2008 (et notre traduction, in *Pragmata*, 3, 2020).

<sup>13</sup> A leur propos, Benjamin Dalton note très utilement, en commentant H. Joas, qu'une conception de l'action qui voit dans la créativité le seul produit de la rencontre de difficultés, manque le caractère coextensif de l'agir routinier et de l'agir créatif, leur « présence simultanée » (2004 : 609). Car non seulement la créativité peut être le fait du désir d'améliorer ses habitudes, mais elle est inhérente à leur efficace même, qui passe par leur constant re-travail. La créativité apparaît ainsi constitutive de toute action humaine.

Nuit debout est décrit comme une expérience marquante par ses participants, parce qu'il constitue une effervescence collective politique particulière, où se combinent l'exaltation devant l'émergence d'un public suscité par un problème précis, et qui déborde la seule recherche de sa résolution, la joie de l'observateur désintéressé, qui observe un phénomène qu'il apprécie indépendamment de ses conséquences directes sur sa propre destinée – que Kant avait défini comme le sentiment politique de l'enthousiasme (Lyotard 1986) – et une curiosité intéressée par l'ouverture de nouveaux possibles.

Or cette expérience de l'engagement sur la place, avec l'espace d'indétermination qu'elle ouvre, donne aussi lieu à une série d'enquêtes sur le politique et la capacité d'agir en commun, où enquête individuelle et recherche collective se renforcent mutuellement. Faire (quelque chose), parler (sans savoir quoi dire), rencontrer (qui), agir (comment) : la place est bien un lieu de mise en commun tâtonnante d'élan, verbes transitifs à la recherche de leur complément d'objet.

## 1.2. Explorer des idées et des fins incarnées dans des manières de faire

Au sein de Nuit Debout, la chose publique redevient une affaire de sociabilité et de mœurs<sup>14</sup> : les façons de faire, d'interagir, de se rapporter les uns aux autres, doivent manifester les idées, les concrétiser et participer à leur développement. Le plaisir pris à ce qui s'y joue tient ainsi pour beaucoup à une culture des interactions (Eliasoph & Lichterman, 2011), telle une « ambiance » où on se plaît à « baigner ». « C'était policé, rigoureux, personne ne s'engueulait, ça m'avait frappée », se souvient une jeune retraitée, élue syndicale durant toute sa carrière dans l'édition, qui est restée « deux fois réellement » sur la place. Les participants insistent tout particulièrement sur le respect, la tolérance et le pacifisme à l'œuvre :

« J'aimais cette ambiance de gens qui discutent entre eux, voilà, c'est déjà bien de discuter [...] Et puis, surtout, ce que j'ai apprécié, c'est l'extrême respect que les gens essayaient de manifester vis-à-vis de toutes les interventions. Y'avait du respect quand même dans la parole, ce que nous on n'avait pas à l'époque [1968]. [...] Là, les gens trouvaient que c'était intéressant de parler, même si la discussion n'était pas intéressante ».

« Ce que j'ai aimé, c'était la bienveillance dans les prises de parole. Un profond respect pour la parole des gens qui étaient des 'non-sachant', des sdf, des déclassés, des débiles, des handicapés mentaux, y'en avait pas mal. Je trouvais ça vraiment sympa. Y'avait une volonté inclusive évidente ».

« Maintenant, quand je ne suis pas d'accord avec quelqu'un, j'observe son mécanisme, et j'essaie de comprendre sa manière de penser, au lieu d'être frontalement opposée ».

L'ouverture, l'égalité et l'indétermination relative sont une possibilité offerte à quiconque, mais aussi une exigence. On stigmatise volontiers les visions partisans, où les choses sont présumées acquises de façon souvent binaire et agonistique : l'atmosphère des échanges de

---

<sup>14</sup> On entend ici les « mœurs » au sens ancien des *mores*, où les usages ne se laissent pas dissocier des institutions sociales, dont ils sont à la fois la source et le produit. Sur cette acception des mœurs et des conduites ordinaires de civilité comme lieu d'accomplissement et de mise à l'épreuve de la nature des liens qui unissent ceux qui n'ont d'autre lien que de vivre ensemble en société, voir : Gayet-Viaud, 2022b.

Nuit Debout tranche avec « le clash », les « réunions politiques classiques », et les « groupes étiquetés » qui « enferment », « prennent les gens pour des marionnettes [...], des pions » ou « se croient propriétaires de l'avenir de l'humanité ». Inversement, certains se disent « trop militants pour être à l'aise » et se reconnaissent « plus de facilités à interagir en manifs ». Si l'ici et maintenant de la place vise à rouvrir les possibles « théoriques », cette perspective passe par la pratique. L'engagement *in situ* dans les activités est mis au premier plan. Une participante résume ainsi le refus de la division du travail couramment admise entre « têtes pensantes » et « petits soldats » : « Ruffin n'est pas deboutiste, il a jamais monté un barnum lui ! Les deboutistes c'est ceux qui sont là, qui font, qui disent t'as des idées, ok tu fais ». La présence sur la place n'est pas là pour symboliser autre chose, elle est l'engagement en actes. *A contrario*, les rares enquêtés qui disent « ne pas avoir trouvé leur place » sont déçus que leurs expériences et idées déjà constituées (parfois en vrais manifestes) ne soient pas « accueillies ».

Certains commentateurs ont ironisé sur le fait que Nuit Debout s'apparente davantage à une « kermesse » qu'à un rassemblement politique, mais cette dimension de foire aux idées politiques désigne sans doute le mieux l'expérience que le mouvement a rendu possible pour nombre de ses participants. Sur la place, on vient voir des idées, les personnes qui les portent, la conversation vivante par laquelle ils les font vivre, ce qui permet de les explorer dans des formes non réductibles au débat : « c'est la cour des miracles des idées en fait. Y'a autant d'idées qu'il y a de personnes ». Et ainsi, faire son marché : se rapprocher des thématiques touchant à ses intérêts, découvrir des choses dont on n'avait jamais entendu parler, ou trop peu, les tester, dans des espaces où l'expérimentation se faisait de façon inclusive et désinhibée. Nuit Debout a ainsi fonctionné comme un « espace public intermédiaire » (Cottureau, 1992 ; 2012), c'est-à-dire un lieu où des principes et des idées abstraites prennent chair, se rendent concrets et saisissables, à l'épreuve de l'échange public accompli dans l'ici et maintenant.

Une participante explique avoir enfin pu approfondir ses connaissances sur le féminisme. C'est ce que permettent les stands et les commissions, ainsi que le souligne une deboutiste de la commission féministe : « les gens en entendent beaucoup parler du féminisme, mais là ils peuvent venir voir ce que c'est, en discuter » ; « là, on pouvait aller voir des gens qui étaient capables d'en dire plus, de creuser des questions auxquelles on s'intéressait sans pouvoir toujours aller plus loin par soi-même... ». Nuit Debout opère ainsi comme un espace d'éducation populaire (même hors de la commission éponyme), où cultiver et satisfaire une curiosité politique et un intérêt pour les affaires de la vie publique.

Cette contribution à la production et à la diffusion de réflexions sur la vie publique et sur des problèmes publics divers est un produit sans doute peu spectaculaire, mais néanmoins tangible du mouvement, qui relève de la « socialisation politique », participe aux mouvements de circulation et d'appropriation des idées politiques (Jacquemart & Albenga, 2015) et à la formation de « l'esprit public », d'une culture politique cruciale en démocratie :

L'esprit public est présent lorsque les personnes « tirent les implications publiques de leurs sujets de discussion ; [...] imaginent que ce qu'elles disent importe à d'autres qu'elles-mêmes ; [...] pensent que toute la société est en toile de fond de leurs discussions. [...] c'est le processus

permettant l'élargissement du champ des préoccupations, c'est une manière de parler, animée par l'esprit public, et non pas un sujet qui serait ou non politique » (Eliasoph, 2010 : 24-25).

Nuit Debout a ainsi joué un rôle anti-apathie ; l'esprit public s'y est cultivé entre « des milliers personnes » qui ont pu se « connecter » et se sont ainsi « senties moins seules avec (leurs) idées et (leurs) envies de ferrailler ». L'empreinte laissée par l'expérience dans la vie des participants s'énonce comme la promesse d'une suite, qu'ils estiment que Nuit Debout les a « directement vachement nourris », « forgés différemment » : c'est « quelque chose de gagné », qui « impactera forcément » la suite. Ou en gardent un « souvenir de démocratie [...] des réflexes militants, des réseaux, des volontés de démocratie » (Audran, 25 ans, standardiste), ou encore des méthodes infusant plus largement :

« Je garde de Nuit Debout des méthodes. Le fait des réunions participatives, d'avoir des techniques d'animation de groupe, ça m'a pas mal éclairé au moment où dans mon boulot aussi je commençais à faire des choses comme ça, donc ça faisait écho. Et sur le faire ensemble, ça a consolidé le fait qu'on peut faire ensemble, le fait qu'on peut travailler avec des gens très différents qu'on connaît pas, et ça a changé ma vision des Français qu'ont dit très fermés ou très individualistes [...] là on était vraiment des gens d'âges différents, d'origines différentes, de quartiers différents, et on était là pour la même chose, et du coup, les gens que je côtoyais, que je revoyais, on s'appelait par nos prénoms. C'était des gens de plein d'âges différents, et ça c'était chouette. C'est quelque chose qui va rester » (Paul, 27 ans, urbaniste qui a travaillé dans le secteur du logement social en Amérique latine).

L'émulation collective et les réseaux de connexions créées entre individus, produits indubitables de Nuit debout, ont pour pendant – du côté des personnes – la formation ou la consolidation d'intérêts, non seulement attisés, mais développés et articulés au fil de ces échanges, qui sont autant d'occasions d'apprentissages et de remaniements de ce que chacun tient pour important et des moyens de le cultiver.

## **2. L'engagement comme moment biographique dans un continuum d'expériences**

L'analyse des dynamiques d'engagement au sein de Nuit debout nous a conduites, à la faveur des entretiens, à faire porter l'interrogation sur le déploiement de ces dynamiques à l'échelle biographique. En la matière, les notions de « carrière » et de « rupture biographique », héritées de la sociologie de Chicago, occupent une place de premier plan dans les travaux de sciences sociales. Si elles soulignent la dimension processuelle des parcours d'engagement, elles tendent cependant à le schématiser en un enchaînement de phases pensées comme autant d'étapes vers leur aboutissement (toujours déjà connu), déclinant au final bien souvent « une définition beaucoup plus spatialisante que temporalisante de l'objet biographique » (Poussou-Plesse, 2010 : 268). De ce fait, l'itération reste un « point aveugle » des approches sociologiques en termes de carrière (*ibidem*), au sein desquelles O. Fillieule (2001) pointe à raison la persistance d'une vision téléologique : pour le sociologue, comme pour l'enquêté, informés de la fin de l'histoire, la tentation est grande de faire des expériences passées une série d'étapes tendues vers cette direction-vocation que sera leur issue. L'indétermination du moment, ses ouvertures de possibles et les contre-factualités dont elles étaient porteuses risquent l'effacement, le récit

sociologique calquant les procédures de sélection propres à la mémoire (Cottureau & Marzok, 2012 ; Deluermoz & Singaravélou, 2016). Quant à la notion de « rupture biographique », qui met l'accent sur des points de bifurcation, compris comme moments décisifs dans la (re) « conception de soi », elle tend aussi à être mobilisée dans une perspective où l'événement prime sur ce qui se déploie de façon plus processuelle, en amont et en aval, négligeant ainsi l'examen du « travail de recomposition », ou de « mise en cohérence », dans sa succession de reprises et de « remaniements subjectifs » (Voetigli, 2004).

Le dualisme encore vif en sociologie entre, d'un côté, un état des choses et des habitudes incorporées, vouant prioritairement à la reproduction de l'ordre social, et, de l'autre, de rares sursauts critiques et contestataires, repose sur une théorie de l'action peu satisfaisante<sup>15</sup>. La genèse de l'action, aussi bien que les modalités itératives de son déploiement, gagnent en intelligibilité si on les saisit depuis leurs formes les moins spectaculaires et assurées. L'ouverture et l'incertitude (« au sens fort d'une inquiétude » : Soulet, 2010 : 280) apparaissent en effet inhérentes à la genèse d'intérêts, qui nous voit à divers degrés « devenir autre », avec ce que cela implique d'exploration curieuse, d'atermoiements et de « travail sur soi » (Bidet & Boutet, 2013). D'où l'importance de prêter attention aux formes d'un « agir faible » (Soulet, 2010 : 277) ainsi qu'aux « modes mineurs » de l'action (Piette, 2009). La latence, souligne M.-H. Soulet, est le contraire d'une hésitation – ou de la figure de l'âne de Buridan, qui dramatise un choix, là où nous sommes toujours déjà pris dans un contexte d'action et d'expérience qui nous incline plutôt dans une certaine direction : on ne sait pas à l'avance « où l'on va » (Soulet, 2010 : 279), mais on y va, aussi « mouvante » la perspective soit-elle<sup>16</sup>. La production de visées étant simultanément celle de ressources et de moyens dans le cours de l'action, il importe de considérer la durée comme un processus non linéaire : de cumul, tri, sédimentation et révision d'éléments dans le temps.

## 2.1. L'intérêt latent comme disponibilité biographique à l'engagement

Chez bien des participants, un intérêt latent, un désir préalable, plus ou moins indéterminé ou déjà en cours d'exploration, a trouvé dans Nuit Debout une opportunité de se manifester, et de prendre forme. Nombre d'entre eux évoquent quelque chose comme un engagement qui, selon l'âge et le parcours biographique, cherchait en vain à renouer sa trame – parfois après des années de jachère, ou bien à l'initier en se fixant sur une occasion.

« Pour résumer brièvement c'est vrai que je n'ai pas forcément toujours adhéré à mon école [une école de commerce], parce que je ne me sentais pas forcément en phase avec mes camarades de classe. Et en dernière année j'ai rencontré quelqu'un qui faisait le même master que moi en double diplôme. Et donc on s'est rencontrés pour parler du master, et en fait la

---

<sup>15</sup> Sur la façon dont la confusion entre échelles, niveaux d'institutionnalisation (et de formalisation) et degrés d'agentivité fait obstacle à la compréhension de l'expérience du politique, c'est-à-dire de l'émergence des capacités d'action et des engagements, mais aussi de la transformation des normes et des paysages de possibilités, voir : Gayet-Viaud, 2022b : 208-209.

<sup>16</sup> Voir aussi Dewey, ce volume. Ainsi que Negroni, 2010.

conversation a dérivé vers un peu ce qu'on faisait à côté, et on s'est rendu compte tous les deux qu'on n'était pas forcément en phase avec les valeurs de l'école, et qu'on avait, alors lui des engagements politiques poussés, et moi j'avais pas d'engagement à l'époque, mais je m'intéressais beaucoup à ce qu'il se passait autour, aux valeurs de gauche, à plein de valeurs qui correspondaient pas du tout à celles de mon environnement on va dire. [...]

J'avais acheté le dernier livre de Jean-Luc Mélenchon *L'ère du peuple* par exemple, je l'avais lu, j'avais trouvé ça très intéressant. [...]

Et c'est vrai que moi je viens d'un milieu où je ne connaissais pas de personnes qui étaient engagées à gauche, et les personnes les plus engagées à gauche elles étaient au PS quoi, et elles étaient, le truc Valls il est déjà très à gauche quoi, pour caricaturer quoi. Donc c'est vrai que j'avais pas toutes ces références-là, je savais que ça existait mais pour moi l'extrême gauche c'était tellement... passéiste, et totalement utopiste, et un peu des fous quoi, pour faire un peu simple. Et quand j'ai lu *L'ère du peuple* de Mélenchon, je me suis rendu compte qu'en fait ben non ce qu'il disait c'était pas si incroyable que ça et que en fait, bon on dirait qu'il est très à gauche, mais finalement pas tant que ça en fait. Donc j'ai beaucoup réfléchi à cette question ». (Aude, diplômée d'École de commerce en stage à Paris, âgée de 24 ans, très active dans la commission Accueil-coordination, n'avait jamais participé à une manifestation avant celle du 31 mars 2016, et fut en couple quelques semaines avec un « SDF » rencontré à Nuit Debout)

En rencontrant d'autres éléments favorables ou facilitateurs, dans ce qui appellerait chaque fois la description dense de « contextes d'expérience et d'activité » (Cefaï, 2001 : 114), cet intérêt latent en vient à porter la *possibilité* de participer. Plutôt qu'une simple attitude ou une opinion politique comprise comme représentation mentale (cognitive et isolée), cet engagement implique l'ancrage *dans* et l'orientation *vers* des possibilités pratiques, des prises et des circonstances qui le dessinent graduellement, et le font sortir d'un état de latence. Un enquêteur l'exprime à sa façon en considérant que « par plein de moyens on pouvait être amené à Nuit debout, par des canaux différents, tout le monde avait une raison d'y aller ». Dans l'exemple ci-dessous, une série de « premières » s'enchaînent et se cumulent, qui transforment chaque fois une ouverture (« pour voir », « voir », « voir ce qui se passe »), et un pas de côté à distance de soi, en une nouvelle connexion (« intéressant », « un truc fort », « très intéressée ») :

« [...] Et bon bref, je le retrouve un peu par hasard à cette manifestation [cet ami politisé et rencontré à Nantes, retrouvé à la manifestation contre la loi El Khomri]...

[...] En pratique on ne l'a pas faite ensemble, parce qu'on ne s'est pas retrouvé, on s'est retrouvé à la fin de la manifestation. Donc là c'était un peu la manifestation toute seule, enfin je me suis, je m'étais rattachée à un groupe pour participer, pour voir un peu ce que ça donnait. Et donc j'ai trouvé ça très intéressant.

Enquêteur – Vous y êtes allée seule ?

A – Ouais voilà, j'y suis allée seule.

E – Ce qui n'est pas évident en plus, surtout si c'est la première.

A – Ouais ouais, mais j'avais vraiment envie d'y aller, je m'étais dit vraiment c'est l'occasion ou jamais de voir à quoi ça ressemble. Et...et à la fin de la manifestation donc j'ai retrouvé mon ami, il m'a dit « ah mais tu sais, y'a des gens qui se retrouvent place de la République, je sais pas si t'as entendu parler du rassemblement qui a eu lieu », il me parle du journal *Fakir*<sup>17</sup>, il me parle de Ruffin, il me parle de noms que je ne connaissais absolument pas. [...]

---

<sup>17</sup> Journal de reportages et d'enquêtes sociales, *Fakir* a été fondé en 1999 à Amiens par François Ruffin.

Donc après la manifestation, on était tous un peu trempés, donc on arrive sur la place, et je ne sais pas, j'ai assisté à une heure de discussion, y'avait déjà un jeune qui était avec un microphone. Et moi ce qui m'a marqué, c'était que le mec qui avait son microphone, je me suis dit, putain, il a mon âge quoi. Il a mon âge, et il prend déjà la parole devant une cinquantaine, soixantaine de personnes qu'il connaît pas. Il a des engagements qui sont super forts, il a l'air de tellement savoir ce qui se passe, et moi je ne connais même pas le nom du type qui a organisé ce truc quoi. Et je me suis dit à quel point moi je suis, pas hors du circuit, mais je me suis rendu compte qu'il y avait des gens qui étaient vraiment... des jeunes hein, qui étaient vraiment très très impliqués dans la politique, dans ce qu'il se passait, et que moi j'étais totalement à la masse, que je ne comprenais pas ce qu'il se passait quoi. Mais bon, c'était plus une prise de conscience qu'autre chose quoi. Donc voilà, je ne suis pas restée très longtemps parce que j'étais glacée. Donc je suis rentrée chez moi, et la première semaine, je ne suis pas retournée parce que j'avais des devoirs à faire, des trucs à terminer, je m'étais dit je sens qu'il se passe un truc fort... et faut vraiment que je termine...

E – Tu habitais déjà Paris ou toujours Nantes ?

A – Voilà. Non en fait, j'avais déménagé à Paris parce que je commençais un stage à Paris. En fait voilà, j'ai commencé mon stage le 1<sup>er</sup> avril, enfin le 2-3 avril, et en fait j'avais, donc du coup c'était, enfin la manifestation quelques jours avant le début de mon stage. Donc j'ai vraiment débuté entre guillemets les deux en même temps, c'est ça qui est très drôle.

E – Ah oui oui la synchronisation, ça c'est frappant.

A – C'est ça. Et... et donc je venais de rentrer à Paris, j'étais encore chez mes parents dans le VIII<sup>ème</sup> arrondissement, donc je ne suis pas très loin de République physiquement, à quelques stations de métro, c'est direct sur la 9. Et donc, pour la première semaine, je me suis beaucoup renseignée sur ce qu'il s'est passé sur les réseaux sociaux, j'avais adhéré au groupe Facebook, je suivais un peu les informations, j'étais très intéressée par ce qu'il se passait. Et puis au bout d'une semaine, je me suis dit 'faut vraiment que t'aïlles sur la place et que tu vois ce qu'il se passe' » (Aude).

Si O. Fillieule a invité à rapporter l'engagement militant au processus de constitution de l'identité individuelle, à sa « reformation continue dans le temps même de l'action » (2001), le lien avec la dimension d'enquête inhérente à l'expérience est moins documenté. L. Willemez s'est intéressé aux « aspects proprement subjectifs » et au « sens privé de l'engagement », qui produit « des formes d'affiliation et d'identification nouvelles » à travers les façons dont « l'individu engagé s'inscrit dans son histoire et relie ce passé à son présent et à son futur » (2004 : 71). Il peut ainsi « tenir ensemble des 'morceaux' de sa vie et rapprocher des espaces (espace politique, espace professionnel, espace privé) qui sinon seraient disjoints » (*Ibid.* : 77). Mais l'engagement est ici opposé au désengagement de façon relativement binaire, où se désengager serait « rompre avec un passé d'engagement » et, *ipso facto*, une partie de soi. Le cadre reste ainsi celui de l'engagement militant (politique, syndical, associatif) avec sa disposition, persistante quoique bien affaiblie, à la remise de soi, à l'aune de laquelle restent toujours saisies en creux, par la négative, les formes plus labiles, « limitées », « dégagées », « distanciées », « circonstanciées », voire « post-it » d'engagements (Ion, 1997). De la sorte, la transformation interne des formes d'engagement, comme la façon dont les personnes peuvent enquêter sur et dans leur engagement, travailler à le remanier, et à le développer selon de nouvelles voies qu'elles estiment plus intéressantes, restent des angles morts de ces recherches.

Or, pour qui l'appréhende en termes d'expérience, véritablement temporalisée (dont le travail sur les frontières entre « sphères » et les degrés d'investissement de soi sont des enjeux internes), l'engagement recouvre moins un état (être engagé ou désengagé, ou même « faire un petit peu plus » (Traïni, 2011 : 89)) qu'une dynamique créatrice, où la dimension d'enquête engage aussi la (re)formation continuée du soi.

## 2. 2. La recherche d'un engagement : entre expérience passée, présente et à venir

Si l'engagement renvoie à un processus ouvert de transformation de soi et d'exploration d'un sens du « nous » (que faire ensemble, pour quel futur désirable ?), les participants à Nuit debout se situent très diversement dans cette exploration. À un pôle, certains l'ont initiée de longue date, à l'épreuve d'expériences marquantes, et investissent déjà au quotidien des activités en ce sens. À l'autre, tout reste au contraire à construire, ou presque, et la place revêt alors une valeur plus propice à son investissement immédiat comme un espace de « choses à faire ».

Quand les enquêtés narrent, en entretien, leur première venue place de la République, « l'envie d'y participer » n'ouvre pas toujours sur l'évidence de choses « à faire ». Tel est pourtant le cas d'Audran, venu « dès le premier jour » : « j'étais venu seul, et les gens parlaient fort, ils étaient tous très très à fond, donc j'ai entendu qu'il y avait besoin d'aide, bon, j'y suis allé spontanément. Donc voilà, on va chercher des trucs, on a fait un feu [...] Je me suis retrouvé avec quatre mecs que je ne connaissais ni d'Eve ni d'Adam à essayer d'arracher des clôtures de chantier ». Comme happé, saisi par le mouvement, il se « retrouve » à y venir quotidiennement, « de 15h à minuit », et à répondre à la disponibilité du mouvement par une large mise à disposition du temps que lui laisse son travail de standardiste : « j'ai arrêté le sport, j'ai arrêté de voir mes amis, j'ai arrêté absolument tout [...] Là où c'est devenu assez énorme, c'est que mes amis ont arrêté de me parler ou ont commencé à m'engueuler : arrête tes conneries de gauchiste et viens boire des bières, en me taquinant, et je les ai totalement perdus de vue, ça fait trois mois que j'ai pas vu mes amis presque ». Et de fêter son « anniversaire sur la place », de ne plus inviter que « des gens de Nuit Debout », de constater que « la plupart des gens que je connais, c'est des stakhanovistes ». Les premières évaluations forgées par Audran sur le mouvement – ce qu'il est ou doit être – sont des évaluations dans l'action, qui visent plus à orienter le mouvement du dedans, via des remarques « au second degré » et un certain aplomb, qu'à interroger, réviser ou doser sa propre participation.

Ainsi, face aux propositions de bloquer le métro, ou de créer des commissions, il réagit vivement : « mec, t'es totalement con, t'es dans un mouvement qui est pour le bien commun et tu veux bloquer un métro ! », « moi je trouvais ça un peu drôle, le premier jour, de faire une bureaucratie. Et donc j'ai lancé une blague, comme ça en gueulant par-dessus tout le monde, genre 'eh faudrait faire une commission inter-commissions aussi !'. Et là, quelqu'un a fait "excellente idée" !! ». Les réflexions sur les moyens (des plus matériels et logistiques, aux plus politiques et délibératifs) sont, dans l'engagement pratique des participants, indissociables des



fins qui s'élaborent en commun. Leur détermination itérative nourrit en retour le sentiment d'avoir sa place, l'envie de participer et le sens de sa contribution<sup>18</sup>.

*A contrario*, Élise, issue elle aussi d'une famille « assez militante », ne passe pas d'emblée d'une évaluation spontanément positive (« je me suis dit ouais, cool, super initiative ») à une participation. Se demandant « quelle place est-ce que je peux prendre ? », elle n'offre pas immédiatement sa disponibilité aux personnes rassemblées sur la place, mais commence « par passer en bus [...] juste pour voir un peu », « voir un peu l'ambiance qui semblait y régner ». Avant toute chose, elle va « aller zieuter un peu », et « de loin dans un premier temps ». Au-delà des « échos favorables » venus de sa famille « assez militante » en Bretagne, elle veut, pour « pouvoir participer vraiment », vérifier que l'ambiance ne soit « ni trop revendicative ni trop marginale non plus ». Et de constater « une ambiance festival, mais en mode plus réfléchi ». Une fois sur la place, elle poursuit l'enquête : « j'y suis allée un peu en observation, la première fois, juste pour me promener dans les allées, ils étaient en train de monter les stands, donc c'était intéressant ».

Son engagement sur la place se tient en lisière : « je venais vraiment plus prendre des vraies infos, essayer de comprendre le mouvement, essayer de voir qu'est-ce que, qu'on pouvait faire, mais sans forcément prendre part ». Elle va plutôt s'exprimer sur Facebook, via des questions, et soutenir financièrement le mouvement via la cagnotte. Son observation ne se départit pas d'une mise à l'épreuve du rassemblement : « y'avait une bibliothèque, enfin, une librairie en libre-service, et c'était intéressant aussi de savoir, ben on a juste discuté de comment cela fonctionnait, si cela fonctionnait bien, si les gens en effet donnaient des livres, s'il n'y avait pas juste des gens qui prenaient et personne qui donnait ». Le « regain de confiance » ne se forge pas dans l'action tous azimuts ; et la boucle est d'autant plus longue que c'est de la seule observation à distance, épisodique (6 venues sur la place, de 18h30 à 22h) que peut venir pour elle l'assurance d'être *face* à « un endroit où chacun pourrait avoir sa place, quels que soient les milieux sociaux, quelles que soient les convictions ».

Le rapport entre intervention et observation se module en fonction des personnes, et selon les moments pour une même personne. Si l'engagement extensif et intensif d'Audran sur la place donne très vite la priorité à l'action, notamment logistique et organisationnelle, il ne s'y engage pas moins en enquêteur. Mais son enquête relève davantage de l'expérimentation, laquelle est sans cesse nourrie et relancée par sa présence « intense » : « j'y allais tous les jours, tous les jours, vraiment à fond [...] au bout de deux jours, j'étais chez moi, je tutoyais tout le monde, je prenais le numéro de téléphone de tout le monde [...] et je me baladais comme si j'étais chez moi sur la place ». Ainsi, il narre un « apprentissage assez rapide ». D'abord, à l'accueil de Nuit debout (« maintenant je répons du tac au tac. J'ai passé une soirée à dire 'je ne sais pas'.

---

<sup>18</sup> Un autre enquêté, qui déclare s'être engagé à 200%, à fond, place de la République, faisant entre mars et juillet des aller-retour à Paris depuis Avignon deux jours par semaine sur ses congés, s'est lui aussi d'autant plus trouvé « tout de suite à sa place sur la place » qu'il était en situation d'attente : « j'en rêvais d'une occupation de place, j'avais été voir Barcelone, Madrid, ça m'avait soufflé [...] pendant six mois, je pensais et je vivais Nuit debout, je ne parlais que de ça ». Et de s'estimer radicalement transformé par le seul fait d'avoir vu « des choses qu'il ne pensait pas possibles avant », « des initiatives de fou », « tout peut changer en très peu de temps », « il se passe tellement de choses en souterrain, tout le temps ». Si bien que « c'était presque de l'entraînement, s'entraîner à donner du sens ».

Dès le lendemain, j'avais intégré plein de trucs et j'ai pu répondre », puis à la fois à l'accueil et « en facilitation ou en coord' », car « être toujours au contact des gens, c'est plus simple pour avoir les connaissances », mais aussi plus largement : « quand je suis chez moi, vu que je suis dans pas mal de trucs, notamment le budget, la coordo... quand je rentre chez moi, je rebosse un peu, sur le budget, je fais des trucs, j'ai des demandes d'autres commissions (...) vu que je suis signataire des déclarations en préfecture, y'a la police qui vient chez moi me donner les arrêtés préfectoraux... ». Lors d'une des manifestations, face à la police, il sort les trois pancartes qu'il a confectionnées : « 'La police avec nous, l'assemblage doux', c'était pas brillant comme rime mais j'étais content », « On veut des crêpes, pas le 49.3 », « Du Kouign Amann, pas de la Loi Travail », jusqu'à faire réagir un CRS qui lui dit être breton (« j'ai trouvé cela énorme »).

Cette dimension d'apprentissage recouvre aussi la découverte de nouveaux modèles à rejoindre : des militants, « qui vivent leur militantisme différemment », qui « sont souvent plus accomplis que moi » ; « vous verrez beaucoup de personnes qui sont végan, ou végétariens, et je trouve que c'est un aboutissement de militant qui est plus prononcé que ce que je pouvais imaginer ». Saisir « l'occasion » rompt chez lui un isolement : « il y a une chose qui a évolué en moi... je me sentais isolé dans mes convictions, dans mes volontés... (...) je pensais que j'étais un peu seul à avoir une volonté, à avoir une volonté de changement, une conscience de gauche ». Le contraste est donc vif entre un avant (« je rêvais d'un truc comme cela », avec ceux « qui attendaient, qui végétaient comme moi ») et un après, où le rêve « se concrétise » en épreuve partagée. Son engagement dans le mouvement s'alimente à sa présence et à ses co-présences sur la place, dont l'intensité démultiplie la dimension expérimentale : il lance et « relance » des idées.

Outre cette dimension d'apprentissage, il y va aussi d'un « test » des capacités du mouvement, comme lorsqu'ils « ont rasé le campement » : « ça c'était très fort, j'en ai pleuré (...) En fait, j'ai fini le boulot à 7h du matin, je travaillais de nuit et je finissais à 7h du matin et je savais que cette nuit-là c'était *la nuit test*, on allait occuper la place jusqu'au lendemain et j'arrive à 7h30 du matin sur la place de la République, en sortant de travailler hein, j'étais dans un état de fatigue [...]. Et là, on était deux deboutistes, S. de la commission anti-pub et moi. Là, on voit un cordon de CRS qui entoure tout l'emplacement et des bulldozers de la Mairie de Paris et cinquante journalistes ! [...] J'étais là, j'étais dans un état, j'avais un peu les larmes aux yeux [...] J'ai pris des photos, donc j'ai des photos d'un cordon de CRS en train de protéger les bulldozers : raser un jardin, *un jardin* ! Nan, mais sans déconner, un jardin ! ». Au-delà de cet épisode, les émotions fréquemment exprimées par Audran signent le caractère étroit et intense des interactions qui trament sa participation. Ainsi, face aux « querelles d'ego » qui l'agacent : « y'a des choses qui m'agacent, c'est que la commission anti-nucléaire n'est pas associée à la commission écologie [...] les gens, ils veulent avoir leur commission à eux, y'a un peu de ça, tu vois » ; ou face à ceux qui ne sont « pas du tout dans l'optique de Nuit debout » : « là je me suis barré de la réunion, ça m'a saoulé [...] lui, en plus d'être chiant, il flinguait le boulot des autres [...] il s'est barré du mouvement parce qu'on le laissait pas faire de la merde » ; ou usent de l'argument d'autorité, « moi ça fait 40 ans que je suis militant » : « mais je m'en fous, je m'en fous ! [...] moi je claque souvent la porte des réunions » ; « personne n'use de son âge

comme argument pour quelque raison que ce soit » ; « y'en a un autre qui se balade avec une caisse à dons, une boîte à dons, pour l'assemblée générale, mais en fait non c'était pour lui-même et moi je m'engueulais, il vient plus, mais je m'engueulais avec lui tous les jours ! ». Ses émotions positives sont tout aussi vives<sup>19</sup> : « c'était magnifique quoi, vraiment magnifique », « extraordinaire » (Orchestre debout) ; « on se marre bien » ; « ça m'amuse énormément » ; « une histoire très drôle » ; « c'était marrant, j'avais un paquet de billets que j'avais roulés avec élastique, tel un trafiquant de drogue ! » Audran voulait d'ailleurs « créer une commission humour, dans laquelle il y aurait une boîte à blagues à l'accueil ; les gens déposeraient des blagues et puis on se réunirait, je sais pas, tous les jours à 20h, on choisirait la meilleure blague et on la lirait en AG » : son imagination œuvre à plein pour démultiplier les idées d'expérimentations, qui valent déjà par elles-mêmes, à la manière de possibles imaginés et à disposition, par lesquels il s'ancre dans la place.

Audran et Élise nous permettent de contraster deux formes d'enquête dans et sur le mouvement. S'ils sont tous deux âgés de 25 ans, issus d'une famille « militante » et salariés à temps plein, diffère la place relative de ce qui est déjà constitué, ou bien reste à constituer, pour chacun, en matière d'engagement à l'horizon de la vie commune. Chez le premier, la posture d'attente est explicite. Il a « bloqué [son] lycée, les quatre années », et sa fac les suivantes, et depuis, « végétait » avec un boulot de « standardiste, c'est pas non plus palpitant » : « ce qu'il faut, c'est de la patience, en attendant un moment plus favorable » ; « j'avais déjà été militant mais j'avais pas vécu d'expérience comme cela ». Chez la seconde, au contraire, la question de l'engagement s'est déjà jouée, en amont de la place, aiguillée par un moment critique, où elle se demande « mais qu'est-ce que je fous là quoi ? [...] C'est pas ça qui m'intéresse, c'est pas ça que je veux faire de ma vie ». Avant cet épisode où, assistante de direction, elle « lisait les CV », elle décrit son parcours scolaire comme peu investi (« le travail, c'est bon pour les autres ») et marqué par l'indécision (« en sortant du bac, je ne savais pas du tout quoi faire »). Arrivée à ce poste après un BTS d'assistante de manager, elle doit ouvrir les courriers et noter dans un fichier le contact, la demande et les caractéristiques des personnes sollicitant un emploi. Dans son petit pas de côté par rapport au travail prescrit (« je ne faisais pas comme on me disait, je lisais les CV, je lisais les lettres de motivation »), elle a été « particulièrement touchée » par un monsieur dont « c'était la septième candidature spontanée » : elle se rappelle encore qu'il avait 45 ans, trois enfants, avait été licencié, et était conducteur de camions. S'est tramé là un intérêt qui l'a vue s'inscrire dans une école d'assistante sociale, puis faire le choix d'un service civique dans une association luttant contre les inégalités sociales et scolaires, avant de travailler auprès d'enfants nouvellement arrivés en France et de leur famille, puis de s'engager auprès de familles déboutées du droit d'asile, en contribuant notamment à aménager leurs squats, à assurer des goûters et des jeux, puis à rejoindre comme salariée à temps plein l'Association France Terre d'Asile. Apparaît ainsi ce qu'elle thématise elle-même comme une tension entre son engagement sur la place (dont elle suit encore à l'automne 2016 sur Facebook la commission des travailleurs sociaux) et dans son travail : « j'aurais pas pris de place vraiment dans le mouvement, parce que mon engagement professionnel fait que j'ai l'impression d'avoir

---

<sup>19</sup> Nombreux sont ceux à évoquer « des montées et des descentes avec Nuit debout » : « c'était vraiment intense en émotions et ça m'a pris un temps fou, mais je pense que c'est du temps qui a été bien investi, disons, si on peut parler d'investissement ! ».

mon rôle de citoyenne aussi. Enfin, j'ai choisi mon métier aussi pour être en conviction avec mes valeurs, mes attentes, mes envies, enfin voilà, ma vision de la vie. Donc j'ai vraiment décidé de travailler auprès des demandeurs d'asile pour ces raisons » ; « les demandeurs d'asile, c'est pour le moment mon combat [...] je ne pouvais pas m'impliquer dans les deux ».

Malgré leur engagement commun, Audran et Élise sont deux types d'enquêteurs opposés : l'expérimentation du premier fait de la place de la République un lieu de production constante et cumulative d'intérêts, de curiosités, d'initiatives ; l'observation de la seconde, qui n'entend « pas forcément participer », se déploie sur un relief déjà constitué : des intérêts incarnés dans une occupation professionnelle intense (« je vois suffisamment de misère », « j'ai aussi besoin de me ressourcer après pour exercer »). « L'envie d'y participer », « l'envie que cela continue » est néanmoins manifeste : elle amène des copines de lycée sur la place, qui « y seraient peut-être pas allées toutes seules », « c'est l'occasion de leur monter » ; elle écoute, au retour des manifs, « un discours militant qui fait aussi du bien à entendre » ; elle revient toute seule pour être « plus libre d'aller et de venir, d'aller voir ce qui m'intéressait, de rester plus longtemps ». Mais elle qualifie négativement sa présence (« pas énormément, pas régulièrement », « minimum une fois par mois ») et signale le poids, parallèlement, de son « implication professionnelle, personnelle » : « mon boulot fait que j'ai tendance à avoir besoin de couper le soir. J'ai besoin, vraiment, de mon sas, voilà, ça reste parfois très difficile ». Dans l'entretien, elle thématise donc moins son activité sur la place, que ses hypothèses sur l'enjeu du mouvement, où se rejoignent constamment le « je » et le « nous » : « je pense que les générations et les gens qui se retrouvent à Nuit debout sont aussi dans cette volonté finalement, de reprendre notre place, ben de citoyens, de cette République française. Enfin, ce pays, qu'on veut aussi un peu à notre image » ; à propos de la loi El Khomri, elle évoque le « salarié kleenex », occasion de tracer une continuité entre sa situation passée de « jeune pro » en CDI, qui avait dû demander à ses parents de se porter caution pour son logement, et « tous les gens qu'on peut accompagner, ou même mes amis de lycée qui ont fait d'autres études, des ingénieurs, etc. ». De même, elle met en regard sa situation d'assistante sociale, à qui on demandait un casier judiciaire vierge, et l'impunité des chefs d'État : « travailler pour la République, pour moi, ça doit être un engagement citoyen. Pas un engagement financier, avec juste une volonté de se mettre un pactole ».

Par rapport à ces deux figures contrastées d'enquête et d'expérience, considérons la situation intermédiaire de Verena, dont l'engagement à Nuit debout n'a ni d'emblée place libre, ni nécessairement la portion congrue. La trame d'un engagement, en amont de Nuit debout, est chez elle plus constituée que chez Audran, mais conserve une plus grande labilité que chez Élise, dans la mesure où il n'a pas pris forme ni ne se déploie au quotidien dans un espace-temps extérieur et concurrent à Nuit debout. Sans être aussi immergée dans l'activité de la place qu'Audran, Verena ne limite pas non plus son engagement à un registre global ou programmatique comme Élise, elle l'organise plutôt autour de l'évaluation et de l'anticipation de « résultats » : « moi je savais pas si cela allait déboucher sur quelque chose en fait ». D'ailleurs, elle affirme avoir préféré le mouvement « au démarrage », « les premiers temps en fait, les premières AG, [...] c'était des gens qui étaient peut-être politisés, [...] c'était plus orienté, ou enfin plus politique » ; et critique les « bisbilles au sein de Nuit debout entre la

commission communication et d'autres commissions. Parce qu'en fait, la commission communication, ils étaient dans un truc très inclusif, où sur la page FB ils racontaient des jolies histoires, et tout ça, mais du coup c'était pas politique ». Au printemps, la crainte que le mouvement stagne, faute d'avancer, l'a rapidement conduite au constat qu'il retombait : « les premiers temps, je suis venue souvent. Toujours avec mon copain, on venait, pas tous les jours, mais un peu quand même. Après, pendant les vacances d'avril, je suis rentrée en Normandie et à Lille pendant trois semaines, et après, quand je suis revenue place de la République, ça commençait déjà à péricliter ». Au début de l'été, l'inquiétude perdure : « maintenant, on va voir ce que ça va donner avec les vacances, et en septembre, si on refait quelque chose ou pas ». Au printemps, l'ambivalence marque leur présence même sur la place, dont ils repartent « après le dernier métro », mais trouvent rapidement qu'aux AG, « les gens se répètent » et que l'horizontalité a ses limites. Le mouvement est ainsi évalué à l'aune de son défaut de « structuration » : « faire un collectif, ou quelque chose à mi-chemin entre les partis, les syndicats, les associations. Agir avec et sur, notamment, les partis et les syndicats ». A défaut, son enquête la laisse désorientée : « Nuit debout, ça correspondait à mes attentes jusqu'à un certain point [...] le fait que ça se structure pas, enfin, qu'on ait pas vraiment eu de moyens d'agir [...] y'a vachement de personnes, ça les a découragées ».

Si Verena se montre plus sévère vis-à-vis du mouvement qu'Élise et Audran, c'est que la question des « choses à faire » reste pour elle pendante, irrésolue. Elle ne parvient pas à trouver des activités propres à donner consistance à un intérêt qui, faute de se développer, œuvre à rebours en sapant l'exploration même : « À la fin, je ne savais plus ce que je recherchais avec Nuit debout ». Si l'effort, loin de s'opposer à l'intérêt, en est une dimension organique (Dewey, ce volume), c'est que l'intérêt est construction plutôt que manque (Girel, 2021 : 240). Faute de trouver des prises pour agir, donc d'une dynamique de croissance trouvée dans la participation, le mouvement menace de ne plus lui offrir la moindre occasion de nourrir un intérêt.

Verena trouve davantage de prises pour l'action dans ses lieux de résidence et d'origine : des connexions y sont déjà actives, des liens déjà tramés. Au rassemblement Nuit debout d'une ville de la petite couronne sur lequel ils se sont « rabattus » et que son copain organise, avec notamment des petits apéros (« moi j'y suis une à deux fois, voire trois fois par mois »), ainsi qu'au Mans, où elle a « contacté deux rappers » pour la première Nuit debout, le territoire et son tissu de liens préalables aurait pu, nous dit-elle, mieux asseoir les expérimentations deboutistes : « si j'avais été au Mans par exemple, je pense que je me serais beaucoup, beaucoup plus investie, j'aurais essayé de faire beaucoup plus de choses ». Valoriser la structuration du mouvement, c'est aussi apprécier un milieu local sur lequel on peut faire fond, dans « des villes à taille humaine, donc on connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un qui... Donc c'est plus facile en fait pour faire quelque chose », « faire à la base » et sur le long terme : « j'ai jamais été dans des associations, je pense que j'aurais essayé, enfin, si j'étais restée au Mans, j'aurais sans doute été voir du côté du Secours populaire, ou d'Artisans du monde » ; « moi comme je suis plutôt du côté d'Harfleur et qu'en fait c'est des milieux communistes, et y'a le Secours populaire qui est assez présent, enfin, y'a pas mal d'associations comme cela. Et... ensuite aussi parce que ben moi, à Paris j'ai pas grand monde, mais au Mans, par exemple, j'ai ma sœur, qui

aurait été intéressée pour le faire, mais qui y serait peut-être pas allée toute seule. Ou même, je suis sûre que j'aurais pu dire à des cousins 'ben on peut essayer de faire des choses et tout ça' ».

Verena a un oncle au PCF, son copain au NPA qu'elle a accompagné aux Indignés quelques années plus tôt, et a elle-même adhéré à un parti, le M'Pep, mais n'a « jamais vraiment milité » ni pris la parole devant une assemblée. Elle associe cette réticence à sa timidité : « un jour il faudrait que je m'y mette ! Mais j'ai du mal » ; « moi souvent je restais silencieuse, j'écoutais les autres parler. Et de temps en temps j'en plaçais une, mais pas plus ». Son imagination politique, « pour repenser le lien social » à rebours d'une logique « communautariste » jugée « clivante », se déploie davantage en dehors de la place de la République, au Mans et en proche banlieue. Ainsi, elle imagine un dispositif pour attirer davantage les gens à travers leurs enfants : « généralement, les enfants s'arrêtent, parce qu'il y a à manger, donc après les parents s'arrêtent et puis ça permet de discuter, puis on a de bons retours quoi » ; « je sais pas si on a manqué quelque chose avec les enfants, mais je pense qu'il y aurait eu moyen de proposer des activités en fait, je pense, enfin, dans mon coin, mais pour repenser le lien social et tout ça, je sais pas, mais faire des petites kermesses enfin, surtout que c'est pas aussi compliqué à faire, avec des boîtes de conserve et des chamboule tout ». On retrouve ici la coextensivité des moyens et des fins, au sein d'une dynamique d'enquête itérative, malgré un engagement davantage projeté et revisité qu'incarné d'une manière satisfaisante pour l'intéressée.

Ces trois cas de jeunes participants montrent qu'on ne peut limiter l'usage du terme d'enquête aux expérimentations menées par des collectifs d'enquêteurs. À travers ces cas, l'observation exploratoire, itérative, revêt ici un sens plus large, existentiel, inhérent à la dynamique de constitution d'intérêts, qui fait la qualité et la continuité de l'expérience<sup>20</sup>. La créativité est dès lors moins à saisir comme la réponse à un trouble, que depuis le processus ordinaire de reconstruction des habitudes d'action (Dalton, 2004), qui est aussi l'incorporation de nouveaux objets d'intérêt à un soi « élargi », un peu « autre ». I. Joseph soulignait déjà l'intérêt d'explorer dans leur tension et leur continuité les « *deux formes de la croyance*, comme habitude d'action et disposition d'une part et comme expérience de la conversion et renaissance d'autre part » (2015 : 32).

Ainsi remise ou relativisée en pratique, la figure prométhéenne de l'engagement se trouve aussi reconsidérée sur un mode plus réflexif. Cette réflexivité des participants sur ce qui fait et doit faire l'engagement, déployée dans l'engagement lui-même, a produit des débats et des formes de dépit ou de retrait face aux positions clivées.

### **3. L'engagement disputé ou les évaluations de l'engagement qui convient**

Dans la culture politique contemporaine, incertitude et inquiétude marquent désormais les réflexions sur l'engagement (Jeanpierre, 2019 ; Sainsaulieu, Sawicki & Talpin, 2022 ; Norris, 2002 ; Fox, 2014 ; Lichterman, 2020 ; Micheletti & McFarland, 2010). De cette

---

<sup>20</sup> Infléchir la focale des valeurs vers les intérêts, suggèrent en ce sens Martin & Lembo (2020) permet de mieux suivre le continuum de transformations à travers lequel un désir latent d'engagement peut se perpétuer et cheminer.

indétermination, Nuit debout a été à la fois un reflet et un laboratoire à ciel ouvert, en donnant une publicité inédite à l'exploration tous azimuts de l'engagement qui convient.

Cette incertitude s'est manifestée dans la pluralité, la combinaison et la coexistence des formes de participation. La labilité de la place et la diversité des formes d'engagement permises aux participants, en termes de rythme, d'intensité, de définition des frontières et de circulations entre l'intérieur du mouvement et le reste de la vie, ainsi que d'objets d'attention, de discussion et d'intervention privilégiés, ont été enrichissantes. Mais elles ont aussi suscité des tensions ou des clivages, menaçant parfois la fécondité des entreprises initiées. Ce qui pourrait ressembler *ex post* à des sous-groupes ou sous-cultures militantes constituant autant d'entités homogènes, préexistantes et concurrentes<sup>21</sup>, s'est pour partie dessiné graduellement, engageant le développement interne et la transformation de positions chez les participants eux-mêmes, dans le cours du mouvement. La réticence, et parfois la résistance explicite, de bon nombre de participants de Nuit debout face aux méthodes et aux clivages classiquement partisans importés de l'extérieur,<sup>22</sup> et la volonté de ne pas les laisser déterminer les contours de l'action collective engagée sur la place, ont grandement contribué à rendre possible la dimension réflexive et critique de l'expérimentation. Au fil du développement de l'expérience collective, se sont alors dessinées des polarisations conflictuelles entre des visions distinctes du politique, de l'action et de son efficacité, qui ont partiellement rejoué des clivages anciens, sans en être le simple reflet. Sur la place, certaines de ces lignes de partage ont été redécouvertes en première personne, pour ne pas dire réinventées, au fil des discussions et des prises de position, sur les manières divergentes de concevoir l'articulation entre moyens et fins, la place de la délibération, le statut de la violence et ses seuils, l'utile et l'efficace, les périmètres de l'action légitime à court ou moyen terme pour un mouvement citoyen, mais également le rapport aux adversaires, à la police et à l'État, aux partis, aux marges du mouvement, à ses possibles prolongements, etc. Maintes lignes de clivage sont ainsi apparues quant au « vrai Nuit Debout ».

### 3.1. En quête du « vrai » Nuit Debout

Chez les participants comme chez les commentateurs, journalistes, sociologues ou politistes, les différences dans les façons de localiser le politique – et de définir l'engagement sur la place – ont correspondu à des topographies et des temporalités, couplées à des manières de tenter d'authentifier un « vrai » Nuit Debout. Pour le sociologue G. Pleyers par exemple, fréquemment présent, « *le cœur du mouvement* ne se situe pas au moment de l'Assemblée générale, mais autour des commissions. C'est là où se joue vraiment Nuit Debout », pouvait-on lire dans *Politis* le 10 mai 2016<sup>23</sup>). Si Nuit Debout est un espace déroutant parce que multipolaire, foisonnant, expérimental et évolutif, les caractérisations qui en ont été proposées

---

<sup>21</sup> La tentation de lisser rétrospectivement les styles d'engagement personnels de façon à ramener les dynamiques transformatrices à l'unité et à la stabilité d'un soi « véritable », qui aurait été dans les étapes précédentes simplement caché, au lieu d'en suivre la production à travers l'exploration de styles variés d'engagement, est discutée dans : Lichterman, 2020 et ce volume.

<sup>22</sup> Sur la nécessité d'avancer masqués pour les militants politiques, de syndicats et de partis : Sainsaulieu, Sawicki & Talpin, 2022. Sur les militants qui se déguisent stratégiquement en simples citoyens, voir : Mathieu, 2020.

<sup>23</sup> La réflexion est reprise in Pleyers, 2021 : 118.

ont souvent cherché à le ramener à l'unité, à lui attribuer un centre de gravité et une cohérence totalisante – engageant une certaine évaluation de ce qui compte.

Pour certains, la politique s'évalue ainsi en termes de « niveau idéologique », et son centre se trouve là où siège la commission Grève générale : « des mecs qui étaient au charbon tous les jours, donc ils savaient de quoi ils parlaient ». Pour d'autres, le lieu central est plutôt l'Assemblée générale, qui les sidère d'emblée : « waouh ! en fait ce n'est pas juste des gens qui se rassemblent, c'est très organisé ! » ; « c'est des gens qui venaient donner leur avis, leur point de vue sur les choses, mais sans qu'il y ait d'enjeux derrière d'électorat, de popularité, financiers en fait en quelque sorte derrière. C'est vraiment cette vision-là du politique que je souhaiterais voir mettre en place ». L'attrait du mouvement repose aussi sur cette manifestation d'un esprit public en action, désintéressé, non pas dépourvu d'intérêt, mais porté par un intérêt bien formé, tourné vers l'enquête sur la vie commune, donc irréductible à la compétence rhétorique ou politique (plus ou moins informée et spécialisée).

Au fil des jours et des semaines, la temporalité a aussi pu devenir un ressort de hiérarchisation tacite, pratique et sensible, entre activités, espaces et personnes. L'ancienneté, l'assiduité, la fréquence et l'intensité de l'engagement sur la place, les relations de sociabilité qui s'y greffent, à la fois produit et ressort de cet engagement, ont pu peser sur la capacité à se faire connaître et reconnaître dans le mouvement, et à avancer des initiatives qui rassemblent (porte-parolat). Mais l'ancienneté n'est pas seulement une question de temps passé sur la place. Elle peut aussi associer la légitimité des participants à leur rôle dans la naissance et l'orientation initiale du rassemblement. Avoir été présent à la Bourse du travail ou dans les discussions préalables peut amener des « anciens » à se considérer comme les dépositaires d'une raison d'être de Nuit Debout. Et leur départ ou retrait peut être perçu comme la preuve d'une transformation du mouvement, sinon de son échec ou de son dévoiement.

Les hiatus ont donc été nombreux quant aux façons d'essayer d'évaluer et d'orienter le mouvement dans son cours même, mais aussi quant au périmètre des luttes, à leur articulation, leur hiérarchie. La nuance peut être fine entre libre discussion et libre tribune<sup>24</sup>, comme entre la tolérance bienveillante et un relativisme qui considérerait que toutes les opinions se valent. Occuper la place, est-ce une fin en soi ? Quelle importance relative accorder au mouvement en tant que tel et à l'urgence des conséquences à produire sur le monde ? Peut-on espérer créer une cumulativité des échanges avec des présences constamment renouvelées et une occupation à réinstaller tous les jours ? Le fait de tenir certaines connaissances utiles à l'action pour déjà acquises peut-il aller avec la volonté de penser ensemble, et ce que cela suppose d'ouverture et d'indétermination ?

Certains des participants estiment que l'évolution ne prend pas suffisamment la forme qu'ils jugent aller de soi. Par exemple, se convertir en force de frappe, sur des situations en cours, en se connectant à d'autres espaces du mouvement social, d'autres causes (sans papiers,

---

<sup>24</sup> Cf. le journal *Garri la nuit* de Nuit Debout à Nice : si permettre à tous de parler n'est pas permettre à chacun de dire n'importe quoi, la limite entre les deux n'est pas simple à tracer.



travailleurs, etc.). Ils dessinent alors une hiérarchie entre les « choses intéressantes » qui s'adosent à une dimension de progression, une structuration des échanges visant une « vraie construction », et d'autres usages de l'échange considérés moins féconds, voire entièrement stériles. Le risque est souligné par plusieurs enquêtés qu'un usage de la parole ouvert et libre puisse verser dans le piétinement, l'expressivité pure ou la délibération sans fin :

« Dans les AG y'a, pour moi y'a 30% de choses intéressantes, et 70% de déchets. De déchets dans le sens, c'est pas qualitatif, dans le sens de gens qui ont juste envie de prendre la parole quoi. Et c'est bien, je pense, c'est bien à des moments, une fois par semaine c'est génial, on libère, tout le monde peut s'exprimer c'est super. Mais dans un mouvement qui veut construire quelque chose, on a besoin de temps de parole plus longs. On a besoin de *définir des thématiques précises*. Et dans un mouvement qui se bat contre une loi et contre un gouvernement, et contre une logique sociétale, donc un mouvement quand même révolutionnaire quoi qu'on dise, on a besoin de structurer d'autres choses, donc d'avoir des débats et des actions autres que simplement la parole libérée. [...] Ça touche la limite à un moment de la parole libérée, y'a un moment elle fédère plus. [...] Y'a pas d'évolution en fait. Ces AG-là, elles permettent à très peu de gens d'évoluer dans leurs idées. Elles permettent aux gens qui vraiment sont a-politisés totalement, dépolitisés, peut-être, parce que là ils viennent prendre des petites graines. Mais, ça ne permet pas de construire un mouvement politique et révolutionnaire » (Igor).

L'espace d'apprentissage fonctionne, bien sûr, de façon plus gratifiante pour les novices. Mais force est de constater que les participants, quand ils finissent par chercher et revendiquer le « vrai Nuit Debout », ne ferment pas le jeu du rassemblement ni n'estompent l'indétermination que porte celui-ci, quant à l'engagement qui convient.

### 3.2. L'engagement qui convient : une indétermination partagée

Pour ses participants les premiers, Nuit debout a présenté de nombreux traits d'un véritable « terrain d'enquête » sur la fécondité, les conditions, les incertitudes et les formes souhaitables de l'engagement. L'effervescence des réflexions suscitées a même conduit certains, passés par des études en sciences sociales, à noircir spontanément des fiches et des « cahiers plein d'idées ». La place leur semblait « une expérience géniale en sciences politiques » (Gabriel, 23 ans, étudiant en MASS, « plus spectateur que participant », mais il a pris la parole en AG) ou une « expérience de TP de sociologie » incitant à dresser des « sociotypes du mouvement » (Stéphane, 43 ans, haut-fonctionnaire, cadre dirigeant, diplômé de plusieurs grandes écoles, dit faire « partie du 1% »).

La porosité des sphères, des milieux et des pratiques, aussi manifeste qu'enthousiasmante, a contribué à ce que chacun, depuis son propre engagement, examine aussi avec curiosité les engagements des autres, « de tous horizons » : « des vrais gens », « des gens qu'on avait aucune chance de rencontrer ailleurs, ni même de penser qu'on pouvait discuter avec eux » (Bernard). Le sentiment soudain de « non solitude urbaine » a aiguisé le regard, et interrogé ce que l'on pouvait tenir pour allant de soi en matière d'engagement. « Je suis devenue plus observatrice sur tout », note Julie (25 ans, aspirante comédienne, elle vit de petits boulots » depuis ses 17

ans, « passa « toutes les soirées sur la place », qui dit devoir sa « vraie éducation » à Nuit Debout et s’y être « construite comme révolutionnaire ». Mais c’est par la rencontre d’inconnus au quotidien que « nuit Debout a tout remis à plat là aussi » : « au lieu de s’opposer et de juger », il a fallu « apprendre à discuter, pas juste imposer [...] comme dans une colocation ».

Il est frappant que tous évoquent avec émotion et ambivalence l’AG : « des gens auraient pu élever le débat, mais on aurait perdu le principe d’égalité » ; « il faut laisser la parole au tout venant, mais à un moment on sait que la Palestine c’est mal ! » ; « c’est le truc le plus facile pour arriver à Nuit Debout », « et il y a plein de gens qui ont pris la parole pour la première fois, et qui se sont renforcés dans l’expérience de prendre la parole », mais « c’était aussi le truc qui était le plus critiqué, ça m’a manqué vraiment de construire un langage commun ». Et de faire le pari de l’éducation, des « petites graines » et de la durée : « un des intérêts d’être place de la République, c’était de sentir ce besoin d’immédiateté et en même temps ce besoin de long terme ». Se dire que « ça va être long », ou que « c’est du long terme » a des conséquences sur l’engagement désirable : « c’est pour ça que je préfère à la limite parler à des jeunes essayer de les contaminer avec des idées iconoclastes que de chercher à convaincre des hommes politiques de mon âge ».

Convaincu du « besoin d’un rapport de force » pour changer « la trajectoire du Titanic », ce participant a tiré de Nuit debout l’idée d’un roman « pour faire quelque chose de concret qui maintienne le désir d’utopie et de grand changement et soit utile aux jeunes générations » (Bertrand, dirigeant retraité du CAC 40, a milité à Socialisme et entreprise, avant d’être déçu par F. Mitterrand, se désigne comme appartenant au « 1% » et à la génération qui « a raté », et est engagé dans l’éducation de deux enfants en Inde). Mettant en scène un petit marassin à Nuit Debout, son roman est une réflexion en actes sur l’engagement à développer pour « sauver l’humanité » à l’heure où la jeunesse – s’est-il réjoui d’observer – est « consciente du syndrome de l’Ile de Pâques ».

Même quand les jugements penchent du côté de la déception, l’espoir ne disparaît pas. Ceux qui actent une défaite sont loin de considérer que tout a été perdu ou que rien n’a été appris :

« La défaite, ça ne signifie pas du tout, dans mon esprit, que des... des gens qui ont participé à Nuit Debout, ne peuvent pas participer à nouveau à une Nuit Debout, plus tard ! Qu’un nouveau mouvement euh... du type anti loi Travail, ne puisse pas accoucher de quelque chose... à une nouvelle Nuit Debout, évidemment non ! Ça, ça peut se faire, naturellement euh... [...] Mais la critique que j’en ai fait, très vite c’est que je sentais qu’y avait aucun désir d’organisation et précisément, l’organisation était suspectée par avance, de... de pouvoir tuer le mouvement dans l’œuf ! D’où, pour moi, le danger que ça ne débouche effectivement sur rien de bon ! Est-ce que pour autant, il fallait absolument que ça débouche sur quelque chose de structuré ? Telle est la question ! Je n’ai pas la réponse ! » (Bernard, 60 ans, ancien libraire, syndiqué à la CGT et membre de longue date de partis de gauche)

Les perspectives prennent aussi la forme de prolongements plus individuels, dans l’engagement associatif et partisan, vus à la fois comme des relais, des dérivations, et des conversions souterraines du mouvement avant sa possible résurgence. Le même Bernard explique ainsi que « Nuit Debout est peut-être une défaite nécessaire, et avec comme refuge pour moi, l’adhésion politique, voilà ! ». Pour certains, la transformation de soi représente un passage obligé et un

gain du travail collectif mené, et à poursuivre : « je pense que la révolution n'est pas possible, ne peut pas porter des fruits réels, tant que je n'ai pas changé. Tant que l'individu ne fait pas sa révolution permanente », croit « dur comme fer que le collectif le sauvera de tous ses démons », ne travaille pas à « s'extraire un peu de ses formatages » (Igor). S'être « déconditionné » est un thème fréquent des entretiens, qui fait écho à l'évidence du « nouveau » et à ses promesses : « il y a des gens qui sont devenus des leaders et des gens qui vont arrêter de voter utile, et des gens qui vont arrêter de manger de la viande ou peu importe, ça fera plein de petites choses. Et peut-être qu'un jour cela fera des élus locaux, dans leur région ou dans leur canton, qui seront un peu plus ouverts aux citoyens en général, ou qui seront un peu moins candides au moment de voter » (Paul).

Parmi ceux qui se disent « moins engagés » ou estiment « n'avoir participé que de loin », la découverte des violences policières » s'est souvent accompagnée d'un rapport plus empathique aux « casseurs »<sup>25</sup> – « ce n'est pas casser pour casser » – comme aux « plus engagés » – « une manifestation autorisée, ça n'a pas de sens ». En même temps que l'on tient à distance « les cadres stricts », les « militants engagés » ou le « faux unanimité des manifs », on peut « aimer penser à une manif » et apprécier, outre la spontanéité de l'AG, les interventions « plus structurées » des syndicalistes. L'indétermination est préservée comme un enrichissement des perspectives. De même, ceux ayant déjà connu « l'engrenage de l'engagement », estimant « avoir donné », et souvent conscients que leur héritage n'est pas directement pertinent sur la place, ne s'y « régaler » pas moins. Préserver l'indétermination n'empêche bien sûr pas de former des convictions. Ainsi, Thomas est « conforté dans l'idée qu'il faut passer par les urnes autant que faire se peut » et que si jamais un mouvement comme celui-ci repartait, « peut-être avec plus de force », « il faudrait y être encore plus ». Mais, pour bon nombre d'enquêtés en activité, l'indétermination affecte aussi l'espace même où s'engager. En particulier, quand leur travail (salarié, entrepreneurial, etc.) implique déjà un engagement citoyen – éprouvé, ressourcé ou complété à Nuit Debout et, plus encore, quand ils sont juste en train d'y explorer ou rouvrir les voies concrètes d'un tel engagement (dans la police de la finance, la lutte contre les *fake news*, le taxi démocratique, les vacances inclusives, un charbon non polluant, etc.).

## Conclusion

« Comme l'écrit John Dewey dans *Human Nature and Conduct*, 'Toute action est invasion de l'avenir, de l'inconnu. Le conflit et l'incertitude en sont des caractéristiques fondamentales' (1983 : 10-11). L'action politique, dans des conditions d'incertitude, est un processus d'expérimentation. C'est une aventure créative qui transforme le soi, le monde et les valeurs » (Livingston, 2017 : 3).

---

<sup>25</sup> C'est aussi le cas de participants plus « engagés ». Comme ce chauffeur de taxi de 50 ans, engagé depuis 25 ans dans une association anti-publicité, qui fut à la CGT un temps, sur une liste des verts aux départementales, et est responsable FCPE à divers niveaux depuis 10 ans. Très assidu sur la place, il explique que sa présence dans les cortèges de tête lui a fait changer son regard sur les « casseurs ». Symétriquement, une enquêtée évoque le « vrai échange humain » qu'elle a eu avec un CRS et qui lui « a permis de rester humaniste » dans ce qu'elle décrit rétrospectivement comme « la guerre civile du 1<sup>er</sup> mai » : « dans ma tête, j'étais en train de les déshumaniser ».

Le vote de la loi Travail à l'été 2016, couplé à l'absence d'un devenir politique tangible et pérenne donné au mouvement – que ce soit la formation d'un parti, une inflexion donnée aux décisions gouvernementales, ou une influence nette sur les échéances électorales –, incite à porter un regard désabusé, pour ne pas dire ironique, sur ce qui, ramené à ses débouchés les plus directs et visibles, peut ressembler à une étincelle sans lendemain. Ceci, d'autant plus que l'actualité politique et contestataire singulièrement dense qui a suivi – en particulier le mouvement des Gilets Jaunes, dont l'ancrage territorial, le recrutement social, la durée et les succès politiques, peuvent figurer l'envers presque parfait du mouvement Nuit Debout (Della Sudda & Guionnet, 2021 ; Jeanpierre, 2021 ; Blavier, 2021) – a accéléré le refroidissement d'une occupation que certains commentateurs avaient d'emblée folklorisée. Ces marques d'inachèvement peuvent mener à interroger l'existence même d'un legs : reste-t-il aujourd'hui quelque chose de Nuit Debout ? L'enquête collective, menée dès l'aube du mouvement, début avril 2016, devrait être reprise et prolongée pour répondre à cette question. Si l'on considère Nuit Debout à partir du genre d'expérience qu'il a rendu possible, et dont il a procédé, pour ceux qui y ont pris part, la déception n'apparaît toutefois plus que comme une dimension parmi d'autres – et non la seule aune à laquelle évaluer l'événement et sa portée.

L'engagement au sein de Nuit Debout a fait expérience, au sens plein du terme, pour un grand nombre des enquêtés. Le mouvement a été l'occasion, pour une partie de la communauté politique, de se manifester et de « s'apparaître » à elle-même (Arendt, 1983) d'enquêter sur la situation, les moyens d'action, en conjuguant les trajectoires d'interrogation individuelles et les actions collectives, les débats et les expérimentations. Nuit Debout s'est avéré le lieu d'un véritable enthousiasme pour tous ceux qui se sont (re)découverts en quête, ensemble, avec et aux côtés d'autres personnes, d'un devenir collectif à penser et à bâtir. Un lieu commun s'y cherchait à travers des rassemblements de place, et leurs enquêtes sur les lieux communs – idées et habitudes – qui s'y observaient<sup>26</sup>. Ce faisant, le mouvement a fait exister et rendu visible la recherche collective d'un renouvellement des figures mêmes de l'engagement politique.

Distinguer trois figures de l'engagement, qui coexistent et s'hybrident dans d'incessants aller-retours, a permis d'éclairer la dimension d'expérience de Nuit Debout. *A contrario*, les réticences à l'enquête d'une partie du milieu des sciences sociales, qui ne concevait comme seule option que de « se mettre au service du mouvement »<sup>27</sup>, en ont offert le contre-miroir. Ces chercheurs, en reprenant à leur compte le modèle le plus classique de l'engagement politique, à travers la remise de soi à des appareils syndicaux et partisans, se sont coupés des explorations à l'œuvre sur la place, y compris chez les plus militants des participants. Dans les

---

<sup>26</sup> La formulation de lieux communs étant aussi parallèlement « un des constituants de l'unité et de la continuité de soi » (Cefaï, 1994 : 38).

<sup>27</sup> Cette formule est issue de discussions lors d'une séance du séminaire « Pratiques utopiques » organisé par Pierre Sauvêtre et Christian Laval à l'Université Paris Nanterre, consacrée à Nuit debout, le 10 mai 2016. C'était la position majoritaire dans la salle ce jour-là quant à la façon possible de se positionner en tant que chercheurs en sciences sociales, vis-à-vis de Nuit debout, à un moment où le mouvement était encore en cours.

entretiens, et le mouvement lui-même, l'indétermination relative de la *bonne façon de s'engager* est aussi l'un des fruits de Nuit Debout.

## **Bibliographie**

ARENDETT Hannah (1983), *La condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy.

BACIOCCHI Stéphane, BIDET Alexandra, BLAVIER Pierre, GAYET-VIAUD Carole & LE MÉNER Erwan, et collectif d'enquête (2017), « Déclassement sectoriel et rassemblement public. Éléments de sociographie de Nuit Debout place de la République », *Revue française de science politique*, 67, 4, p. 675-693.

BACIOCCHI Stéphane, BIDET Alexandra, BLAVIER Pierre, GAYET-VIAUD Carole & LE MÉNER Erwan (2020), « Qui vient à Nuit Debout ? Paris, place de la République, avril-juin 2016. Trois méthodes pour une question », *Sociologie*, 11, p. 251-266.

BECKER Howard (1985 [1963]), *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié

BECKER Howard (2006 [1960]), « Notes sur le concept d'engagement », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 11, URL : <http://journals.openedition.org/traces/257>.

BIDET Alexandra, LE MÉNER Erwan, BACIOCCHI Stéphane, BLAVIER Pierre, BOUTET Manuel & GAYET-VIAUD Carole (2023), « Les nuits de Nuit Debout : conflits et expériences autour d'un temps ouvert », in A.-C. Ambroise-Rendu & G. Garnier (eds.), *La nuit blanche. Une histoire de l'Antiquité à nos jours*, Vincennes, Presses Universitaires de Vincennes.

BIDET Alexandra & BOUTET Manuel (2013), « Pluralité des engagements et travail sur soi. Le cas de salariés ayant une pratique ludique ou bénévole », *Réseaux*, 6, 182, p. 119-152.

BLAVIER Pierre (2021), *Gilets jaunes. La révolte des budgets contraints*, Paris : PUF.

CEFAÏ Daniel (1994), « Petite phénoménologie du lieu commun. Construction de l'attitude naturelle, production du sens commun, stratégie d'identité sociale », *Protée, Le lieu commun*, 22, 2, p. 35-38.

CEFAÏ Daniel (2001), « Expérience, culture et politique », in D. Cefai (ed.), *Cultures politiques*, Paris, PUF, p. 93-116.

COTTEREAU Alain (1992), « Esprit public et capacité de juger. La stabilisation d'un espace public en France aux lendemains de la Révolution », in A. Cottereau & P. Ladrière (eds.), *Pouvoir et légitimité. Figures de l'espace public*, Paris, Éditions de l'EHESS, Raisons pratiques, 3, p. 239-272.

COTTEREAU Alain & MARZOK Mokhtar M. (2012), *Une famille andalouse. Ethnocomptabilité d'une économie invisible*, Paris, Éditions Bouchene.

DALTON Benjamin (2004), « Creativity, Habit, and the Social Products of Creative Action: Revising Joas, Incorporating Bourdieu » *Sociological Theory*, 22, 4, p. 603-622.

DELLA SUDDA Magalie & GUIONNET Christine (2021), « Nuit Debout, Gilets jaunes : quoi de neuf à l'horizon des mouvements sociaux ? », in T. Frinault, C. Le Bart & E. Neveu (eds.), *Nouvelle sociologie politique de la France*, Paris, Armand Colin, p. 203-214.

DECHEZELLES Stéphanie & OLIVE Maurice (2017), « Les mouvements d'occupation : agir, protester, critiquer », *Politix*, 117, p. 7-34.

DELUERMOZ Quentin & SINGARAVELOU Pierre (2016), *Pour une histoire des possibles. Analyses contrefactuelles et futurs non advenus*, Paris, Éditions du Seuil

DEWEY John (2014 [1920]), *Reconstruction en philosophie*, Paris, Gallimard Folio.

DEWEY John (1983 [1922]), *Human Nature and Conduct*, New York: Henry Holt & co.

DEWEY John (2012 [1925]), *Expérience et nature*, Paris, Gallimard, présenté par J.-P. Cometti, traduit par J. Zask.

DEWEY John (2005 [1934]), *L'art comme expérience*, Tours, Université de Pau/Farrago, 2005.

DEWEY John (2011), *La formation des valeurs*, Paris, La Découverte, présenté et traduit par A. Bidet, L. Quéré et G. Truc.

ELIASOPH Nina (2010 [1998]), *L'évitement du politique. Comment les Américains produisent l'apathie dans la vie quotidienne*, Paris, Economica, Études sociologiques.

ELIASOPH Nina & LICHTERMAN Paul (2011 [2003]), « La culture en interaction », in M. Berger, D. Cefaï & C. Gayet-Viaud (eds.), *Du civil au politique. Ethnographies du vivre-ensemble*, Bruxelles, Peter Lang, p. 355-399.

FILLIEULE Olivier (2001), « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel », *Revue française de science politique*, 51, 1-2, p. 199-215.

FILLIEULE Olivier, BÉROUD Sophie, MASCLET Camille & SOMMIER Isabelle (2018), *Changer le monde, changer sa vie : enquête sur les militantes et les militants des années 1968 en France*, Arles, Actes Sud.

FOX Stuart (2014), « Is it Time to Update the Definition of Political Participation? », *Parliamentary Affairs*, 67, 2, p. 495–505.

GARRETA Guillaume (2015), « Le pragmatisme n'est pas un irénisme. Dewey, éthique, politique et conflits », in L. Cardinal et P. Devette (eds.), *Le politique en conflit. Autour de Chantal Mouffe*, Ottawa, Commoner's Publishing, p. 161-178.

GAUTHIER Yannick (2019), « 'Devenir quelqu'un'. (Re)valorisation de l'identité sociale par les bénéfices symboliques de l'engagement participatif », *Participations*, 24, p. 111-137.

GAYET-VIAUD Carole (2011) « Du côtoiement à l'engagement : la portée politique de la civilité. L'activité pédagogique de *Morts de la rue* », *Mouvements*, 65, p. 57-66.

GAYET-VIAUD Carole (2022<sup>a</sup>), « In Search of the Proper Commitment. Civic Commitment and Environmental Activism as Inquiry », *4th European Pragmatism Conference*, London, 1-4 August 2022, Panel Pragmatism and/as Ecology.

GAYET-VIAUD Carole (2022<sup>b</sup>), *La civilité urbaine. Les formes élémentaires de la coexistence démocratique*, Paris, Economica, Études sociologiques.

GIREL Mathias (2021), *L'esprit en acte*, Paris, Vrin.

GUICHOUX Arthur (2021), « Après la manifestation, on ne rentre pas chez nous ! Le long mois de mars français », in C. Guionnet & M. Wieviorka (eds.), *Nuit debout. Des citoyens en quête d'une réinvention démocratique*, Rennes, PUR, p. 21-46.

GUICHOUX Arthur & TARRAGONI Federico (2021), « Quand le mouvement fait événement. La flamme utopique de Nuit Debout », *Participations*, 3, 31, p. 135-163.

GUIONNET Christine & WIEVIORKA Michel (eds.) (2021), *Nuit debout. Des citoyens en quête d'une réinvention démocratique*, Rennes, PUR.

JACQUEMART Alban & ALBENGA Viviane (2015), « Pour une approche microsociologique des idées politiques. Les appropriations ordinaires des idées féministes », *Politix*, 1, 109, p. 7-20.

JEANPIERRE Laurent (2017), « 'Nuit debout', la diagonale du 'nous' », *Critique*, 6-7, 841-842, p. 484-497.

JEANPIERRE Laurent (2019), *In girum. Les leçons politiques des ronds-points*, Paris, La Découverte.

JOAS Hans (2001), *The Genesis of Values*, Chicago: The University of Chicago Press.

JOHSUA Florence (2015), *Anticapitalistes. Une sociologie historique de l'engagement*, Paris, La Découverte.

JOSEPH Isaac (2015), « L'enquête au sens pragmatiste et ses conséquences », *SociologieS* [En ligne], Dossiers, mis en ligne le 23 février 2015, consulté le 20 février 2023.

LE MAREC Joëlle, Moret Hugo & VERGOPOULOS Hécate (eds.) (2017), *Nuit debout et maintenant ? Médias et (im)médiations*, Paris, MKF Éditions.

LICHTERMAN Paul (2020), *How Civic Action Works. Fighting for Housing in Los Angeles*, Princeton: Princeton University Press.

LIDDINGTON Jill & NORRIS Jill (2018 [1978]), *Histoire des suffragistes radicales. Le combat oublié des ouvrières du Nord de l'Angleterre*, traduit de l'anglais par Laurent Bury, préface de Fabrice Bensimon, Paris, Libertalia.



LIVINGSTON Alexander W. (2017), « Between Means and Ends: Reconstructing Coercion in Dewey's Democratic Theory », *American Political Science Review*, 111, 3, p. 522–534.

LYOTARD Jean-François (1986), *L'enthousiasme. La critique kantienne de l'histoire*, Paris, Éditions Galilée.

MADÉLRIEUX Stéphane (2023), « Hans Joas lecteur des pragmatistes », in A. Escudier, P. Gisel & J.-M. Tétaz (eds.), *Le sacré en questions. Lectures et mises en perspective de Hans Joas*, Genève, Labor et Fides.

MATHIEU Séverine (2020), *Faire famille aujourd'hui*, Rennes, PUR.

MCADAM Doug (1986), « Recruitment to High-Risk Activism: The Case of Freedom Summer », *American Journal of Sociology*, 92, 1, p. 64–90.

MCADAM Doug (1989), « The Biographical Consequences of Activism », *American Sociological Review*, 54, 5, p. 744-760.

MCADAM Doug (2012 [1988]), *Freedom Summer. Luttres pour les droits civiques. Mississippi 1964*, Marseille, Agone.

MICHELETTI Michele & MCFARLAND Andrew S. (2010), *Creative Participation: Responsibility-Taking in the Political World*, New York and London: Routledge.

MUXEL Anne & ZULFIKARPASIC Adélaïde (2022), *Les Français sur le fil de l'engagement*, Paris, Éditions de l'Aube.

NÉGRONI Catherine (2010), « Ingrédients des bifurcations professionnelles : latence et événements déclencheurs », in M. Bessin, C. Bidart & M. Grossetti (eds.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La découverte, p. 176-183.

NEZ Héloïse (2022), *Démocratie réelle. L'héritage des indignés espagnols*, Paris, Le Croquant.

NORRIS Pippa (2002), *The Democratic Phoenix. Reinventing political activism*, Cambridge: Cambridge University Press.

OGIEN Albert & LAUGIER Sandra (2014), *Le principe démocratie. Enquête sur les nouvelles formes du politique*, Paris, La Découverte.

PAPPAS Gregory (2008), *John Dewey's Ethics: Democracy as Experience*, Bloomington: Indiana University Press.

PIETTE Albert (2009), « L'action en mode mineur : une compétence impensée », in M. Breviglieri, C. Lafaye & D. Trom (eds.), *Compétences critiques et sens de la justice*, Paris, Economica, p. 251-260

PLEYERS Geoffrey (2021), « Nuit Debout. La place de la République comme espace d'expérience », in C. Guionnet & M. Wieviorka (eds.), *Nuit debout. Des citoyens en quête d'une réinvention démocratique*, Rennes, PUR, p. 115-134.



POUSSOU-PLESSE Marielle (2010), « Le turning-point sous le regard du point final. Retour sur un usage canonique de la notion de carrière en sociologie », in M. Bessin, C. Bidart & M. Grossetti (eds.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, p. 254-270.

QUÉRÉ Louis (2016), « Bourdieu et le pragmatisme américain. Sur la créativité de l'habitude », *Occasional papers*, 37, CEMS-EHESS.

SAINSAULIEU Ivan, SAWICKI Frédéric, TALPIN Julien (2022), « Du discrédit des partis à la discrétion partisane », *Politix*, 138, 2, p. 7-18.

SILVER Daniel (2011), « The Moodiness of Action », *Sociological Theory*, 29, 3, p. 199-222.

SMAOUI Sélim (2017), *Faites place. Novices en lutte*, Paris, Textuel.

SOULET Marc-Henri (2010), « Changer de vie, devenir autre. Essai de formalisation des processus engagés », in M. Bessin, C. Bidart & M. Grossetti (eds.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La découverte, p. 273-288.

TARRAGONI Federico (2021), « 'Un mouvement dans lequel chacun voit ce qu'il veut'. Individualisation et subjectivation politique à Nuit Debout », in C. Guionnet & M. Wiewiorka (eds.), *Nuit debout. Des citoyens en quête d'une réinvention démocratique*, Rennes, PUR, p. 135-158.

THIREAU Isabelle (2020), *Des lieux en commun. Une ethnographie des rassemblements publics en Chine*, Paris, EHESS, En temps et lieux.

TRAÏNI Christophe (2011), « Les émotions de la cause animale. Histoires affectives et travail militant », *Politix*, 1, 93, p. 69-92.

WILLEMEZ Laurent (2004), « *Perseverare Diabolicum* : l'engagement militant à l'épreuve du vieillissement social », *Lien social et Politiques*, 51, p. 71-82.